

LE MONDE ILLUSTRÉ

ADONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 667.—SAMEDI, 13 FEVRIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES PESTIFERES DES INDES.—LA FUITE DES HABITANTS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 13 FEVRIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Sir James Le moine.—Poésie : Les oiseaux de passage, par Benjamin Sulte.—A travers Rome, par Firmin Picard.—A la belle méchante, par Jules.-E. R.—Petite poste en famille.—Poésie : Charlotte Corday sur l'échafaud, par Le Petit Roseau.—Indiscrétions fantaisistes, par V. de Prairie.—Les chariots des Jungles, par A. Pilgrim.—Le prêtre et le coupable, par Fulbert Montell.—Conseils pratiques.—Jardin des enfants : Le chemin du ciel, par Firmin Picard.—Un lâche, par L.-N. Baragnon.—Théâtres.—Devinette.—Billard.—Choses et autres.—Primes du mois de janvier.—Feuilleton : La veuve du garde.

GRAVURES.—Les pestiférés des Indes : La fuite des habitants.—Les chariots des jungles.—Portrait de Monsignor Boucher, décédé.—La chambre mortuaire où reposent les restes de Monsignor Boucher.—Montréal : Le château Ramezay : La façade : Salle du conseil ; Bibliothèque des livres canadiens.—A travers Rome : La Trinité des Monts ; La basilique de Sainte-Marie Majeure ; L'arc de Constantin.—Devinette.—Un jour de lessive.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le Dr EUGENE DYCK.

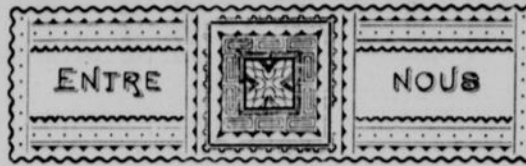
Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé LE MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des étudiants* a eu un succès retentissant, qui a affermi pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par LE MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les maîtresses qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



On reçoit de temps à autre de singulières épîtres.

Voici qu'un correspondant anonyme — sa lettre porte le timbre d'un village situé du côté du Saint-Maurice — m'écrit pour me demander "s'il est de bon ton, chez les dames de la ville, de passer leurs journées à faire des patiences, tout en mâchant de la gomme."

Mâcher de la gomme ? une femme bien élevée ! car je suppose que c'est ce que mon brave homme entend par "dame de la ville" — mais, en vérité, il perd la tête.

Les femmes qui mâchent de la gomme appartiennent généralement au monde où il est de mode d'appeler son père, "le bonhomme," et sa mère, "la bonne femme."

Je ne parle pas des fillettes qui se livrent quelquefois, trop souvent, à cette coutume assez peu convenable de "chiquer" — un produit fabriqué très vraisemblablement d'une manière fort malpropre.

Mâcher de la gomme, triturer pendant des heures entières une matière inconnue, imbibée d'essence d'huile à cheveux, de sucre qu'on ne donnerait souvent pas à son chien, — qui n'en voudrait pas, du reste, — se déformer la mâchoire, les joues, les lèvres, à ce travail incessant qui rendent les jolies filles laides, et les laiderons, hideux, mais, cela équivaut à se mettre au front un écriteau portant cette inscription : "Je chique, parce que je ne veux pas me marier."

Chiquer de la gomme est l'indice certain de mauvais instincts, de vices cachés, de paresse, de tendances à croquer les sous du mari, sans remords, sans souci de ce que deviendra la famille.

Chiquer de la gomme est signe de goûts dépravés, d'appétits inavouables, d'estomac malade, insatiable, détérioré, enfin signe de machine avariée et même très avariée.

L'habitude de chiquer ainsi amène aussi chez les jeunes filles et les femmes des désordres cérébraux aussi graves que faciles à observer. La langue se délie aux dépens de l'esprit. La chiqueuse de gomme parle, parle sans cesse, sans arrêt, emportée, excitée qu'elle est par le mouvement de ses mâchoires qui se démenent de plus en plus vite, et entraînent la langue à se démener aussi avec une vitesse proportionnelle. Tout marche, dents, gencives, menton, lèvres, joues, langue, yeux, front ; c'est une gymnastique affreuse qui amène des rides précoces, éteint le feu du regard et ankylose le cerveau.

Jolie au début, la chiqueuse de gomme est laide au bout de cinq ans.

Voilà mon avis sur ce point.

Quant à la question des "patiences," comme je ne savais pas bien ce que c'était, je me suis informé.

Il paraît qu'il s'agit de prendre un jeu de cartes, de les battre convenablement, puis d'en prendre un certain nombre, de choisir celle du dessus ou du dessous, enfin pour tâcher d'arriver à les placer dans un ordre donné.

Il y a, dit-on, six cent cinquante-deux genres de patiences différents, mais on peut augmenter ce nombre tant que l'on veut.

Il y a des patiences que l'on réussit une fois sur cent, d'autres une fois sur mille, certaines d'une espèce fort simple réussissent très souvent, mais c'est surtout aux difficiles que l'on s'attache.

Il est vrai que beaucoup de personnes, appartenant au beau sexe, se livrent à cet exercice, et que ces spécimens du beau sont généralement très laides.

Les vieilles filles, au caractère acariâtre, à la langue vinaigrée, aux pieds plats, aux longues mains sèches, figurent pour les trois quarts du total. Elles n'ont que trois passions : leur chat, les patiences et dire du mal des hommes.

L'autre quart se compose de femmes stériles qui, faute d'enfants, ont jeté leur dévolu sur les cartes et

les romans — les romans bêtes surtout, les gros récits de cours d'assises, les romans de Ponson du Terrail, de Montépin, de Richebourg, les histoires du *Diabolo au XIXe siècle*, et autres du même genre. Ces femmes, qui ignorent les douceurs de la maternité et qui se livrent aux jeux de patiences, sont d'un caractère impossible.

Elles sont rares cependant, car je connais beaucoup de femmes dont la maison est sans enfants et qui sont charmantes, douces, bonnes, et résignées. Celles-là ne font pas de patiences et leurs maris sont heureux.

La mère de famille n'a pas de temps à perdre à ses maïseries.

Voilà tout ce que je puis répondre aujourd'hui à mon honorable correspondant.

** Un mal qui prend des proportions inquiétantes dans notre population canadienne française, c'est la manie qu'ont certaines personnes d'abuser des répétitions dans le langage ordinaire, probablement sous le fallacieux prétexte de donner plus de force à l'expression.

Ainsi, vous demandez à une bonne femme, où se trouve telle rue. Elle vous l'indique et vous lui demandez :

— Est-ce bien loin, madame ?

— Non, ce n'est pas loin, loin, loin, mais ce n'est pas tout près, tout près, tout près.

— Le trottoir est-il bon ?

— Pas bon, bon, bon, mais pas méchant, méchant, méchant.

Vous parlez théâtre à une de vos amies.

— Etait-ce joli, hier ?

— Bien, pas joli, joli, joli, mais pas laid, laid, laid. Il y avait beaucoup de sièges vides, vides ; la chanteuse est maigre, oh ! maigre, maigre, maigre. Quand au tenor, il est gros, gros, gros. Et puis, il faisait froid, froid, froid...

On ne dit plus : J'ai soif, mais, j'ai soif, soif, soif. On a plus faim, on a faim, faim, faim.

Un chapeau est beau, beau, beau ; un enfant est blond, blond, blond ; une femme est grande, grande, grande...

Enfin on en arrive à bégayer ou à peu près, alors qu'il serait si facile de s'exprimer simplement et de ne pas chercher un effet que l'on ne produit jamais de cette manière.

De la simplicité en tout et toujours, c'est le secret de la distinction.

** La cour Supérieure est saisie de deux causes identiques.

Ce sont deux actions intentées contre la même compagnie de chemin de fer par deux femmes, dont les maris, employés de la compagnie, ont été tués en accablant des chars, c'est-à-dire pendant l'exercice de leurs fonctions. Tous deux ont été tués par suite d'une manœuvre si subite qu'ils n'ont pas eu le temps de se mettre en sûreté.

Ces veuves, ont chacune quatre enfants, et tous deux réclament dix-mille piastres de dommages.

Les causes sont entendues, plaidées ; l'une est le pendant de l'autre et tout fait croire, tout impose la nécessité d'être persuadé que les deux jugements seront semblables.

Pas du tout. L'une des veuves obtient deux mille cinq cents piastres pour elle et autant pour ses enfants. L'autre n'a que quinze cents piastres et même somme pour ses enfants.

Comment cela se fait-il ? Les positions sociales des maris étaient semblables et leur salaire aussi.

Pourquoi le mari de l'une est-il évalué à mille piastres de plus que celui de l'autre ?

Mais s'il y a des tarifs différents dans la même ville, ils changent aussi selon la localité et c'est peut-être ce qui motive des réflexions du genre de celle que j'ai entendue, l'autre jour, sur l'asphalte qui entoure le Palais de justice.

— A Montréal, ça paie mieux qu'à Québec. A Montréal, on a généralement trente pour cent de plus de dommages que dans la vieille capitale.

—La vie est plus chère à Montréal.
—Les logements y sont cependant bien plus confortables et meilleur marché qu'à Québec.
—Tout ça, c'est très bien, mais un mari doit valoir autant ici que là-bas.
—Paraît que non, puisque les juges veulent pas !

* * * On a ouvert des souscriptions dans presque toutes les villes du Canada, pour venir en aide aux malheureux Hindous qui souffrent de la faim.

C'est fort bien.

Il est très beau de secourir l'infortune n'importe où elle se trouve, et la charité ne connaît ni race, ni religion ; elle a droit de cité partout.

Cependant, je ne crois pas que le peuple canadien s'enthousiasme beaucoup pour cette œuvre, si bonne qu'elle puisse être en soi, et il est probable, au contraire, que bien des personnes se diront qu'avant de penser à des gens qui vivent à plus de deux mille lieues de nous, il faut secourir les malheureux de notre propre pays.

Et puis, ces messieurs les Hindous ne sont pas des gens bien recommandables par leurs mœurs, qui sont déplorables, leur courage qui est absent et leur amour des Européens qu'ils détestent à mort et qu'ils étranglent avec une dextérité sans pareille, quand ils les trouvent isolés et sans défense.

Somme toute, je suis d'avis qu'on ferait peut-être mieux de laisser un certain nombre de ces gens-là aller dans un monde meilleur, mais je puis avoir tort et je vous prie de ne pas suivre mon exemple.

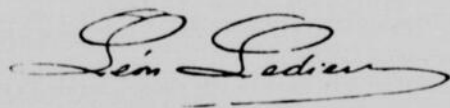
Au contraire, si le cœur vous en dit, donnez tout ce que vous pouvez aux Hindous.

Quant aux Canadiens pauvres, eh bien ! ils resteront pauvres, malheureux, sans feu ni pain, pendant que les Hindous referont du lard.

Hall et Slavin se sont promenés de Montréal à Québec et de Québec à Montréal, dans l'intention de donner une représentation de boxe, toute anodine, avec des gants, sans la moindre envie de se faire le moindre mal, mais les autorités n'ont pas voulu leur permettre.

Des boxeurs de profession qui veulent boxer sans s'assommer, la chose a paru tellement invraisemblable qu'on les a traités de fumi tes, de farceurs, de blagueurs, etc.

Et ils s'en sont allés.



SIR JAMES LEMOINE

Dans le domaine de l'histoire qui concerne la ville de Québec et les régions situées plus bas sur le fleuve, M. Lemoine a travaillé avec succès, depuis quarante ans, à faire connaître au public du Canada, et surtout aux Américains et aux Anglais, les choses du temps passé, qui vont en s'effaçant de la simple mémoire des hommes.

En second lieu, cet aimable citoyen compte autant d'amis que de connaissances, et sa magnifique résidence de Spencer Grange, a vu sous son toit tous ceux qui s'occupent de littérature, soit parmi les Canadiens, soient des étrangers de cette classe qui visitent notre pays. Tous y sont passés à tour de rôle et en ont gardé le meilleur souvenir.

Sans posséder une fortune considérable M. Lemoine a donc une position sociale enviable et cela depuis des années déjà. En lui conférant le titre de chevalier, on a eu égard à ce que nous venons de remarquer et l'on n'a pas oublié non plus que M. Lemoine a été président de plusieurs cercles d'études surtout la Société Historique de Québec et la Société Royale.

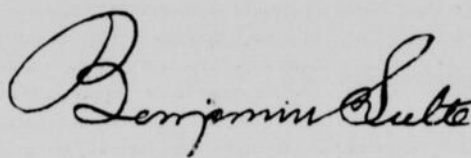
Nous souhaitons au nouveau chevalier une longue carrière et beaucoup de succès.

LES OISEAUX DE PASSAGE

*Dans le beau palais de Versailles,
Par un soir d'hiver, grand gala,
Les fleurs tapissent les murailles ;
Les flambeaux, jetant leur éclat,
Font briller les velours, l'or et les pierreries.
La danse, la musique et l'amour et le vin
Répandent dans le bal comme un souffle divin
Venu du pays des fêtes.*

*Tempête au dehors et nuit sombre.
Puis, ce froid de l'immensité !
Mais les fagots qui sont en nombre
Du feu doublent l'intensité.
Tout à coup, par la porte entre-ouverte, s'éclaire
Un oiseau du bon Dieu, qui vole en se chauffant,
Se pose, enfin s'en va, la fenêtre s'ouvrant,
Et plonge dans la nuit immense.*

*Nous faisons comme cet oiseau
A notre arrivée en ce monde.
La vie est un palais bien beau
Qu'enveloppe la nuit profonde.
On entre par la porte, on sort par la fenêtre,
Ebloui des splendeurs où s'égarent nos pas,
Juste assez pour saisir un sentiment de l'être
Et s'en aller vers le trépas.*



A TRAVERS ROME

(Voir gravures)

A travers... mes multiples occupations, je dois, me dit-on, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, continuer à vous guider à travers Rome.

Fasse le Ciel que je ne vous guide pas de travers ! La Trinité des Monts, jolie église bâtie sur la déclivité du *monte Pincio* (qu'il faut prononcer : monnté Pimntchio), appartient aux religieuses françaises de Saint-Charles, dont le couvent est attenant. La fameuse Académie française de peinture, dite : Villa Medici, est tout près.

Dans le couvent de ces religieuses françaises, au fond d'un corridor, si je ne me trompe, se trouve une magnifique Vierge, peinte par une des religieuses.

Voyant cette Vierge pour la première fois, le saint Pontife Pie IX, devant cette beauté angélique, joignit les mains en disant de sa voix harmonieuse : " Mater Admirabilis ! " Nom qui lui est resté.

J'étais de garde là, l'avant-veille de la prise de Rome, en 1870 : par punition, encore ! Je dois vous avouer que je n'ai eu que deux jours de salle de police sur quatre ans de service, et quelques gardes à... l'œil, comme celle-ci. Inutile de vous dire que les bonnes sœurs nous bourraient de victuailles et de vin, mes hommes et moi : outre un grand tapis de chœur pour nous protéger la nuit contre ce frais mortel de Rome à cette saison. Le plus puni, ce ne fut pas... moi !

Sur le mont Esquilin, s'élève la superbe basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Le tracé en fut donné par la sainte Vierge elle-même. Le 15 août au matin, le pape (je pense que c'était St-Libère ? au IV^e siècle), et deux nobles époux vivant uniquement pour faire le bien—ce qui est rare de nos jours !—virent le sol couvert de neige, à l'endroit et dans la forme de la basilique. Le pape donna le premier coup de pioche pour le tracé, avec une pioche d'or.

Pour rappeler ce miracle, tous les ans, à Sainte-Marie-Majeure, on jette une pluie de pétales de fleurs.

Vers 312, c'est toujours au IV^e siècle, comme on le voit, Constantin le Grand, ayant vaincu Maxence, le tyran de Rome, puis, ayant remporté nombre d'autres victoires, fit élever le magnifique arc de triomphe qui porte son nom, aujourd'hui encore. Dans de beaux bas-reliefs sont figurés ses combats.

Derrière le Capitole (que vous avez vu la semaine dernière dans le MONDE ILLUSTRÉ), se trouve la prison

Mamertine où fut enfermé saint Pierre—et, avant lui, Jugurtha, roi de Numidie. La Numidie est aujourd'hui l'Algérie. Passé la prison Mamertine, on le Forum devant soi. C'est dans cette immense place que se tenaient les assises du peuple romain. Là furent prises les décisions qui portèrent la guerre aux extrémités des pays connus alors. Là se discutaient les lois du peuple-roi. Là se faisaient entendre les fameux tribuns, les grands rhéteurs, comme Cicéron. Là durent se tramer les révolutions qui bouleversèrent souvent Rome sous les empereurs, jusqu'à ce que, enfin, la puissance de Rome s'écrasât sous la botte du Gaulois et fût remplacée par la puissance de la France : *Gesta Dei per Francos !*

FIRMIN PICARD.

A LA BELLE MÉCHANTE

C'était un soir d'automne, il y a de cela un an passé ; ou plutôt, non, je me trompe, c'était hier, je crois ; il me semble, pourtant, qu'il n'y a pas bien longtemps car, mon bonheur fut si court et mes souvenirs sont encore si vivaces que j'ai peine à croire qu'ainsi, hélas ! s'écoulerait ma vie !

Donc, vous dis-je, c'était un soir d'automne. Qu'importe qu'il y ait, oui ou non, longtemps de cela ; que la nature fût remplie de tristesse, et que dans l'air, refroidi déjà, passassent de longs et mélancoliques soupirs ; qu'importe toutes ces choses ? Ce que je sais, moi, c'est que, ce soir-là, je l'avais connue, et, disons-le bien bas, maintenant, pour qu'elle ne m'entende pas dès ce moment aussi, je l'avais aimée. Oh ! c'est qu'elle était belle, la petite Marie, (car c'était son nom) ; belle comme ces charmes qui courent sur les blés d'or, par un soleil couchant ; belle comme ces soudains éblouissements, qui passent quelquefois, le soir, au-dessus de nos têtes, dans le vaste empyrée. Et puis, que d'émotions faisaient vibrer mon âme, lorsque la brise légère venait folâtrer amoureuxment dans sa longue et soyeuse chevelure, laquelle rendait à la brise caresse pour caresse...

N'est-ce pas qu'à tant de charmes, vous aussi, vous n'auriez pu résister ? C'est pourquoi, naïf comme un enfant, pendant une année et même plus, j'ai cru qu'elle était sincère et j'ai répondu à ses sourires.

Ah ! si j'avais su, femme, que dans ce regard plein d'une trompeuse douceur, il y avait une arrière-pensée ; si j'avais su qu'un jour, comme tu l'as fait, tu me trahirais... (messieurs, allez-vous croire que c'est par un baiser ? non), par un de ces regards, sur toi j'aurais fait peser tout le poids de mon mépris.

Mais non, tu as bien joué ton rôle, et je t'en... félicite ! Tu as droit à toute mon... admiration car, pour tromper ainsi un homme si bien et si longtemps, il faut toute l'adresse, et je dirais même la témérité d'une *Belle Méchante*.

JULES E. R.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J. S., Québec.—Accepté votre dernier *envoi*. Nous ferons pour le mieux, sans rien pouvoir promettre de précis quant à la date de publication.

Costal, Montréal.—Forme incorrecte. Nous ne pouvons publier.

Césarine, Ottawa.—Ces choses-là ne peuvent s'adresser que sous pli cacheté : jamais par la voie du journal. Et même de cousine à cousin, nous n'oserions vous aviser d'être aussi *expansive*. A part le fond, la forme est aussi inacceptable.

Urg. d'Al., Montréal.—Nous pourrions publier, à son tour, la *Scène d'intérieur*. Pour ce qui est du monologue, nous avons déjà une histoire absolument semblable... d'un autre collaborateur, et elle a préséance. Sans cela, l'essai serait acceptable.

Gustave de Juilly, Montréal.—Excellente contribution, ce *Tout seul*. Nous en ferons profiter au plutôt notre *Jardin des enfants*.

CHARLOTTE CORDAY SUR L'ÉCHAFAUD

Peuple français, avant que s'éteigne ma voix,
Laisse-moi te parler une dernière fois.
Je t'ai toujours aimé de l'amour d'une femme,
Je t'aime, en ce moment que tu me crois intime.
Je t'aimerais toujours jusqu'au fond du tombeau,
S'il est permis d'aimer dans ce séjour nouveau,
J'aurais pu demeurer sous le toit de mon père,
Y vivre sans soucis, exempte de misère ;
Mais pour te voir heureux, j'ai préféré souffrir,
J'ai voulu te soulever, au risque de périr.
Le sang coulait à flots sur la terre de France,
La mort frappait, partout, la vertu, l'innocence ;
Le Christ voyait traîner comme des criminels
Ses prêtres prosternés aux pieds de ses autels,
Nul n'osait résister à l'empire du crime,
Nul n'élevait la voix, de peur d'être victime.
Alors je me levai : quand les hommes ont peur,
Les femmes, qu'on méprise, à leur place ont du cœur.
Le foyer désormais ne pouvait plus me plaire
Et mon cœur, s'enflammant d'une juste colère,
Je saisis un poignard et j'allai vers Marat
Pour mettre un terme aux jours de ce noir scélérat.
Et tandis qu'il cherchait à ranimer sa vie,
Pour mieux ensanglanter le sol de la patrie,
Soudain je le frappai, dans un effort puissant,
Et lui dis : Vile bourreau, prends un bain dans ton sang.
Il chancela ; l'orgueil emporta son visage,
J'étais fière de moi, j'admiraï mon courage ;
Je venais de trouver le plus beau de mes jours
Et la France devait me remercier toujours.
Hélas ! moi qui vengeais la justice insultée,
Comment, peuple français, comment m'as-tu traitée !
Je crains de faire injure à ton honneur bien haut,
Mais regarde où je suis, regarde l'échafaud,
Étends autour de moi mille voix en délire
Me demander mon sang, m'insulter, me maudire.
Ah ! tant de fiel peut-il naître de tant d'amour !
Mon âme, cependant, te pardonne, en ce jour.
La haine ne vit pas aux portes de la tombe,
J'ai vingt ans, mais sans pleurs, sans remords je suis.
Si ma main vengeresse a trempé dans le sang, [combe :
Ma main est sans souillure et mon cœur innocent.
Mon poignard n'a percé qu'un affreux homicide.
Inscris, si tu le veux, une strophe perfide,
Au lieu de mon repos, et si, d'un tel affront,
Tu n'acçais pas assez pour élever le front,
Foule-moi sous tes pieds, et demande au tonnerre
De s'abattre du ciel sur ma froide poussière.
Pourvu (c'est mon espoir) pourvu que l'avenir,
En l'éclairant, de moi te fasse souvenir ;
Pourvu qu'on pèse, un jour, ce que vaut la justice,
Qui, pour plaire aux tyrans, décrète le supplice ;
Pourvu qu'ouvrant, plus tard, les yeux sur ton forfait,
Tu dises, repentant : " Cette fille m'aimait."

LE PETIT ROSEAU.

Montréal, janvier 1897.

INDISCRÉTIONS FANTAISISTES

La scène se passe sur la terrasse d'un village, à quelques milles de Montréal, sur la rive sud du Saint-Laurent, par un superbe coucher de soleil, encore tout rouge de l'excessive chaleur de la journée : solitude complète au milieu de laquelle dame nature en repos semble offrir ce qu'elle a de gracieux et de poétique : on dirait un profond et saint recueillement avant la prière de l'angelus, tant ce calme respire le beau, l'infini, et traverse délicieusement l'âme ! C'est comme une image rose et bleue, faite de douce rêverie et d'amour ! Le fleuve, d'ordinaire si agité, suspend ses ondulations pour refléter dans ses eaux limpides tout ce suave déploiement de mystère, pendant que, dans le lointain, la chute courroucée des rapides de Lachine murmure furieusement ; que la brise tiède du zéphyre retient son haleine embaumée, de peur d'étreindre les pauvres feuilles qui languissent, amoureuses, dans l'atmosphère enivrante de ce soir d'août. Un cri rieur, échappé à un enfant qui se joue dans les flots, un monotone coup d'aviron, puis le colloque de deux voix, sont distinctement répercutés par l'écho jusqu'à ce côté-ci de la rive.

Cette scène crépusculaire est si belle, si majestueuse qu'elle fait croire à un séduisant et sublime sourire du bon Dieu, à ses heures d'infinie miséricorde !

Réunies sur deux bancs rustiques faisant face à ce tableau, six jeunes filles, toutes pénétrées des grâces qu'émane leur mère la Nature, gardent religieusement le silence, abimées dans une commune extase.

MATHILDA.—Fière Québécoise, porte crânement

une abondante chevelure qui laisse indécis sur la couleur de l'ébène—teint clair—yeux noirs et si petits qu'on y voit à peine, blâces, quand ils rient ; lèvres un peu sensuelles, d'où jaillissent les fusées de son esprit, lequel, comme ses hanches, est souple et fort dégagé ; taille bien prise, démarche vive et hautaine ; type à la fois original et gracieux, provoque l'admiration des hommes, et très... certainement la jalousie des femmes—Ajoutez à cela une hilarité de caractère qui attire et subjugue les plus moroses.

LAURE.—Brunette au teint pâle, dissimule la couleur de ses yeux par un binocle, taille mince—élégante de personne—figure ovale, très douce, excessivement impressionnable, passe de la tristesse à la gaieté avec une transition si brusque, si imprévue qu'elle étonne ; lèvres inférieures légèrement courbées vers le menton, indiquant sa méfiance ironie aux hommes—son front assez large parle éloquentement de l'idéalisme dont son imagination est remplie ; rêveuse sans égale, vogue du ciel à la terre alternativement ; sa voix est douce et craintive, de même qu'une harpe éolienne que la plus légère brise fait pleurer.

LELIA.—Très grande de taille, élancée quoique bien prise, domine ses compagnes et semble avoir conscience de son pouvoir ; teint bronzé et chevelure de créole encadrant symétriquement sa figure à la Madone, lèvres très carminées qui s'entr'ouvrent à travers les rires perlés de sa voix musicale—coquette un peu, beaucoup, captive tout de suite les regards de l'homme, tant par son amabilité radieuse que par la beauté classique de ses traits ; ses yeux parcourent les degrés de ce bleu profond qui fait jurer qu'ils sont noirs ; c'est la femme gracieuse et polie qu'estiment les femmes, qu'adulent les hommes, mais dont nul ne saurait être jaloux parce que beauté fait loi. Elle fait penser à cette déesse de la Fable, dont le sourire semblait répondre par : encore, encore, alors que ses adorateurs brûlaient, à ses pieds, chacun sa part d'encens.

BERNADETTE.—Plutôt petite que grande, blonde, d'apparence froide, rit rarement comme si son cœur allait lui reprocher une gaieté trop bruyante—front large et de ceux qui pensent et réfléchissent beaucoup, fait pour les études difficiles ; ayant pour devise : devoir et raisonnement ; très dévouée à ses amies, mais par contre, d'une réserve excessive à l'égard des hommes, c'est que, très jeune encore, elle apprit par les dures épreuves de l'existence, à se tracer elle-même une ligne de conduite ; favorisée de la fortune, elle la méprise de toute la force de son âme ; ses yeux bleus, d'une douceur infinie, aiment et recherchent les humbles—mais deviennent méchants et froids comme l'acier en face des orgueilleux qu'elle confond de sa main frêle et délicate et du timbre de sa voix persuasive.

LETITIA.—Taille moyenne, très brune ; se fait aisément passer pour sœur de sa cousine Lélia, avec cette différence, toutefois, que ses yeux sont d'un noir vif et très perçants, de même que son teint est fort animé ; très soignée de sa personne, main de marquise, pieds si petits, si mignons qu'un baiser aurait peine à les réunir—minois exquis, tenant de la timidité et de l'espièglerie. Au moral : de nature délicate, généreuse et dévouée, susceptible d'affection profonde, en même temps que d'une haine implacable. C'est la femme faisant de son devoir sa seconde religion, quoique très gaie ; d'une foi ardente, enthousiaste, sacrifiera sa volonté personnelle au bonheur de ceux qui l'entourent. Très prompte à la répartie, on l'appelle généralement Rita, de son petit nom, par allusion à fine comme mouche, se riant un peu de tout sans jamais blesser.

ÉDOUARDINE.—Grande, brune, traits fortement accentués qui faisant croire à une énergie de caractère qui ne plie pas devant l'obstacle, mais qui dément la douceur de ses yeux noirs ; forêt de cheveux bruns foncés, toujours en révolte, entièrement relevés et retenus sur la nuque à la fière Marie-Autoimette ; lèvres très rouges ; sa voix est douce pour qui la connaît dans l'intimité, mais semble impérieuse à ceux qui s'aventurent à lui imposer leur volonté ; sa voix est de celles qu'on aime à entendre sur le ton de la confiance ; alors, rien d'étonnant qu'elle soit éperdument aimée de l'homme dont elle fait choix entre tous. C'est la

femme qui doit régner—bien que faite pour le dévouement et la sensibilité—Est d'une générosité, d'une sympathie à toute épreuve envers les malheureux, mais fera sentir la supériorité de son raisonnement à ceux qu'elle combat !

Tout à coup, ne pouvant contenir plus longtemps toute la chaleur de son enthousiasme :

—Qu'il fait bon de vivre ! s'écrie Laure.

—Qu'il est doux d'aimer ! répond Édouardine, comme si tout son cœur allait se fondre sur ses lèvres.

—Aimons, aimons encore, aimons toujours ! murmure à voix basse Bernadette.

—N'est-ce pas qu'il doit faire beau et bon au paradis ! continue Letitia, les yeux fixés sur le firmament.

—... Terrestre ?... interroge vivement Mathilda.

—Folle ! tu fais toujours dévier le cours de la conversation, toi, reprend Laure d'un accent contrarié.

—Comment ? Mathilda, folle ? Voyons, gare à toi, cousine Laure, tu pourrais peut-être regretter ton qualificatif ; d'ailleurs, moi aussi je consens volontiers à passer pour telle, car, comme Mathilda, je pensai de suite au paradis terrestre, exclame Lélia.

—Pas de mal à ça, je pense, mademoiselle la scandalisée, poursuit Mathilda, puisque c'est Dieu lui-même qu'il fa bâti et qu'il tolère qu'on le nomme : Bonheur !... Mais, ajoute-t-elle, malicieuse, faut avouer que le Créateur a paru le regretter un peu de l'avoir fait, ce paradis là. Oh ! oui, par exemple ! à présent, mesdemoiselles les sérieuses, renseignez-moi donc sur la raison authentique du départ d'Adam et de sa compagne de leur délicieux éden ?

—Originale !... ricane Letitia, ignores-tu, réellement l'histoire d'Adam et d'Eve ?

—Oui, absolument ; je sais qu'on en raconte de bonnes, de vraies histoires admirablement brodées à propos d'un fruit insignifiant, est-ce, là, la raison authentique ? Ah ! bien, moi, je nie énergiquement ces balivernes des temps primitifs.

—Alors ?... interrogent-elles toutes, anxieuses de savoir.

—Savez-vous ? je croirais plutôt, continue Mathilda, très naturellement que Dieu pouvait craindre que ce bonheur à deux Le fit oublier d'Adam et d'Eve !... Et l'Ange-concierge ayant crié : à la trahison ! à la perfidie, a fait éclater la foudre sur la tête de nos illustres parents, qui ont paru se révolter parce qu'ils s'inclinèrent sous le poids de l'accusation... et continuèrent à s'aimer dans leur vie d'exil ! Bon ! parlez-moi de ça, c'était de l'amour et du vrai, celui-là ! c'est mon opinion à moi, vous dis-je.

—Qu'il y a loin de cela ! dit Laure.

—Crois-tu que l'affection n'existe plus à ce degré, demande Letitia ?

—Peut-être ! existe elle encore, reprit Bernadette, mais elle doit être bien haut, car les hommes ne peuvent plus y atteindre ; à moins toutefois, que l'amour soit toujours le même... et que les pauvres hommes aient prodigieusement rapetissé de puis ! Ceci expliquerait le mensonge revêtu de l'accent de la vérité, de nos jours !

—Hélas !

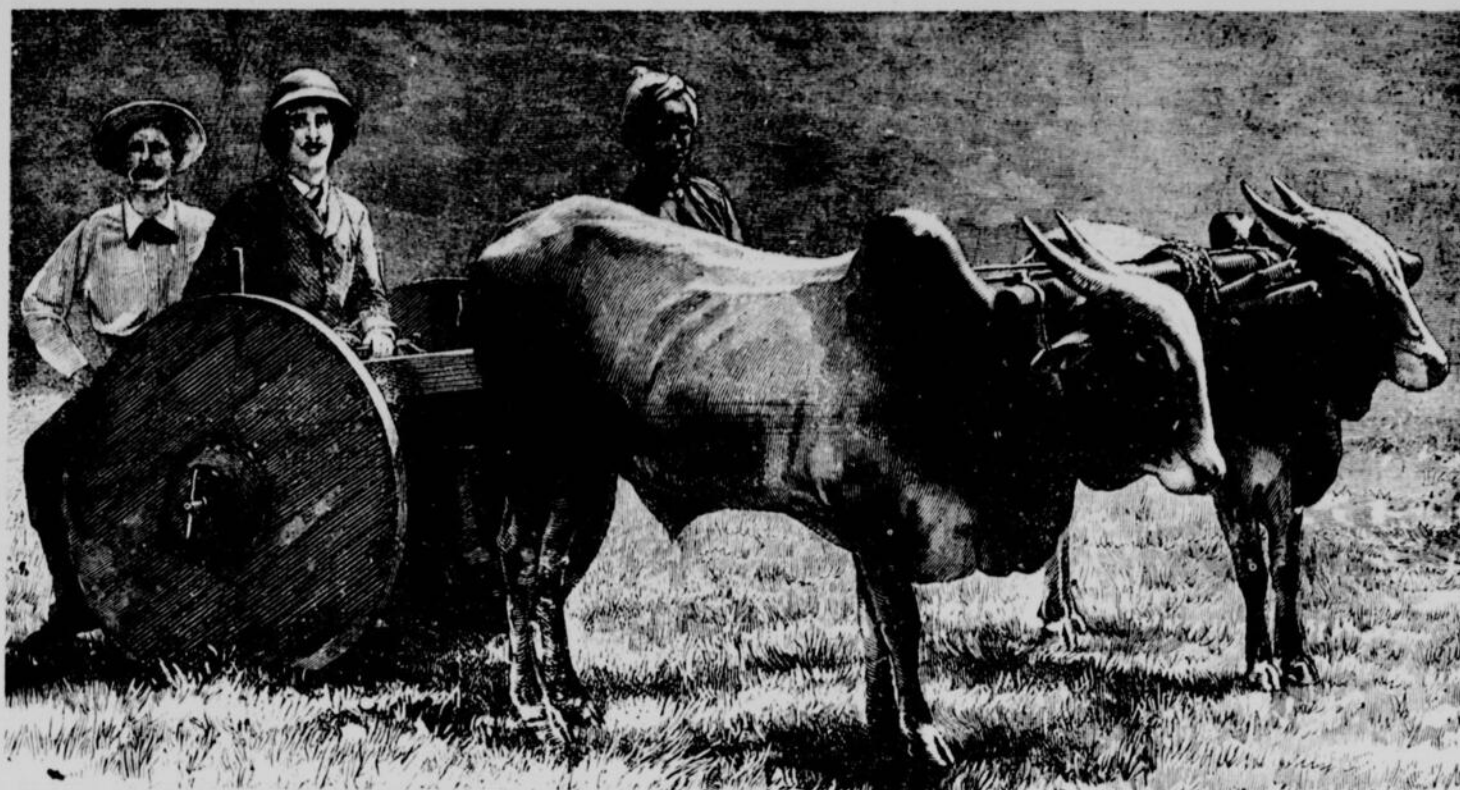
—Voyons, voyons, mesdemoiselles les sceptiques, vous m'agacez à la fin. Soyez donc plus confiantes, je vous prie. A vous entendre on croirait à des perfections. C'est du pédantisme, ça. Vous savez bien que la perfection ne patine pas dans les rues, à notre époque ni dans aucun temps passé. Avec cela, vous devenez méchantes ; non l'amour n'est pas synonyme d'hypocrisie ; partout vous rencontrerez des hommes énergiques, qui savent vraiment aimer, seulement pour les comprendre, il faut d'abord croire, et, ensuite vous verrez qu'on n'est guère dépaysée en compagnie de celui qu'on aime, et, qui nous rend notre affection sans commentaires ni restrictions. Il est même très facile, je vous assure, d'aimer des hommes très imparfaits, conclut Édouardine en poussant du coude sa voisine Mathilda.

—Gardien, préparez les chaloupes, commande Arthur, en s'avancant vers les jeunes filles.

—Moi aimer les beaux petits filles canadiens, toutes !

Moi, je les adore ! dirent ensemble Tom et Rodolphe, derrière le groupe.

—Que la paix soit avec vous et avec tous ceux que



LES CHARIOTS DES JUNGLES. — Deux grands zébus trainent cette lourde machine

font de l'esprit, murmure Ferdinand, près de Mathilda.

—Que tu m'as fait peur ! d'où viens-tu ?

—Allons-nous en chaloupe, mesdemoiselles ? insiste Arthur, on ne peut plus réaliste : il doit faire bien bon sur l'eau, ce soir.

—Oui... oui... allons !

En moins de dix minutes, tous sont installés confortablement. Arthur imagine d'attacher les chaloupes entre elles, et la flottille improvisée se laisse descendre à la merci du courant ; la soirée est splendide, magnifique, et s'écoule entièrement sur l'eau, à la faveur du ciel bleu, tout criblé d'étoiles, une vraie coquette étalant ses myriades de diamants !

Mathilda se fait l'interprète de la douce mélancolie qui empoigne l'âme, par ses jolies chansons, vibrantes de poésies. Rodolphe paraît visiblement impressionné. Chacun aspire vers ce besoin ineffable de remercier Dieu, dans un élan de reconnaissance, de laisser quelquefois entrevoir un coin de ses douces félicités.

—Oh ! smartes filles ! les Canadiennes, *plussé que toute le monde*, conclut l'Écossais Tom.

A onze heures, après une légère consommation chez maître Cardinal, qui attend les hôtes de son café, sur le seuil de la porte, pour annoncer à sa brave femme le retour de cette aimable jeunesse que, tous deux, considèrent comme leur Providence, chacun se retire, emportant au fond de l'âme, un souvenir heureux de la franche et cordiale amitié.

Retirées dans leur chambre respective, les jeunes filles s'attardent longuement à la fenêtre, regardant encore ce bleu d'azur pailleté d'étoiles et, se promettant discrètement de rêver des délices paradisiaques.

—Mathilda !... écoute... on dirait qu'on étrangle quelqu'un dans cette maison ! interroge nerveusement Edouardine, demi-morte de frayeur.

—Calme toi, chérie, ce n'est rien.

—Mais... qu'est-ce donc ? n'entends-tu pas, toi-même ?

Si, si ; ce sont mes augustes frères, Arthur, Ferdinand et leurs voisins, qui nous font cet harmonieux tapage toutes les nuits ; c'est que, vois-tu, la poésie ne les étouffe pas, eux. Tiens ! si j'ai un conseil à te donner, ma bonne, n'épouse jamais un homme qui ronfle... ça me paraît être aussi agaçant qu'un homme bégayant.

—Ah !...

Ding, ding, ding...

—Vilaine cloche ! maugrée Mathilda, en s'éveillant, quel beau rêve je faisais !... figure-toi, Edouardine que Rodolphe...

—Ouf ! à quel terrible cauchemar je viens d'être arrachée, j'en suis encore toute énervée, ajoute Edouardine, en s'essuyant le front du revers de sa main, quel rêve affreux !... Je rêvais à votre frère... Ferdinand !

Ding, ding, ding !

Vite, vite, à l'école tout le temps, fussiez-vous oui ou non en villégiature, continue Mathilda, au paroxysme de l'impatience. Pauvre vie, hein ?

Ding, ding, ding.

—Sonne, sonne toujours, ricane Edouardine.

—C'était la maîtresse de la pension qui sonnait le déjeuner pour la troisième fois.

V. DE PRAIRIE.

LES CHARIOTS DES JUNGLES

(Voir gravure)

Pour traverser les immenses plaines de l'Inde Anglaise, légèrement accidentées, mais sans arbres, — tantôt couvertes de champs de riz, ou de belles cultures de coton, — tantôt au contraire n'offrant que des cailloux entremêlés de ces buissons épineux, fort bas qui constituent ce que l'on appelle la jungle, le voyageur dispose de deux moyens de locomotion : les voitures de poste du gouvernement anglais — dont malheureusement le confortable n'égale pas la rapidité — et les charrettes à bœufs.

Ce dernier véhicule, du type le plus primitif, se compose d'un lourd timon, placé sur un essieu qui actionne deux roues massives en bois. Parfois une sorte de bâche en feuilles de palmier recouvre ce chariot, qui rappelle ceux que les enfants de nos campagnes fabriquent pour trainer leurs petits frères dans la cour des fermes.

Deux grands zébus blancs, à la bosse pendante, aux longues cornes recourbées, trainent cette lourde machine au moyen d'un joug pesant qui leur entrave le col, tandis que le corps reste libre de rênes et de harnais.

Le conducteur s'assied à califourchon sur le timon ; piquant la croupe des bœufs avec un clou acéré — emmanché au bout d'un bâton, transformé en aiguillon — et leur tordant la queue de la plus cruelle façon, il

lance son équipage dans un galop fort respectable, pendant que le pauvre voyageur est exposé à des cahots incessants.

Les routes sont, en effet, presque toutes exécrables et c'est à peine si elles mériteraient le nom de sentiers à piétons. Continuellement fonçées par les ornières, elles offrent l'aspect de fondrières énormes, creusées dans un pays plat et monotone, accidenté seulement par quelques lignes lointaines de rochers nus et grisâtres, au pied desquels se blottissent de misérables huttes entourées d'arbres.

Une poussière intolérable et une chaleur accablante, jointes à un roulis capable de décrocher les entrailles les plus solides, ni plus ni moins que le trot du méhari. Voilà les conditions à peu près inévitables sur lesquelles l'excursionniste devra compter, s'il veut visiter les provinces anglaises de l'Inde, le Koukan, le Dekkan, ou le Bengale.

Notre gravure représente un chariot dans lequel deux voyageurs ont parcouru les jungles du Mysore.

L'un d'eux, incommodément perché sur une barre de bois, et forcé de relever les jambes pour qu'elles ne touchent pas les herbes, paraît aussi à l'aise que s'il était trainé dans une calèche capitonnée de l'impératrice des Indes. Mais, qu'importe le véhicule, lorsqu'on va visiter des pays inconnus, surtout cette Inde incomparable, berceau des civilisations antiques, de nombreuses philosophies, de plusieurs religions et d'une poésie grandiose ; cette terre bénie du ciel, qui possède toutes les richesses, dont la mer a les perles, dont les montagnes ont le diamant, la houille et tous les métaux ?...

A. PILGRIM.

M. FIRMIN PICARD

Nous apprenons que notre sympathique collaborateur, M. Firmin Picard, correspondant de journaux du pays et de l'étranger, vient de prendre la représentation de la maison Kattini Malouf, pour la parfumerie, les objets de piété, de fantaisie, etc.

Nous souhaitons succès à notre confrère qui nous a promis de ne pas oublier le MONDE ILLUSTRÉ, surtout le "Jardin des Enfants" dont le titre lui est dû.

Une âme grande par sa nature devient sublime par le sacrifice.

BIOGRAPHIE

RVD. EM.-B. GAUVREAU, PÈRE, CURÉ DE BEARDSLEY,
MINN., E.-U.

Aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Bien jeune encore, il a déjà rempli une carrière toute de travail, d'abnégation et de dévouement. Il n'a pas attendu le nombre des années pour consacrer à la religion et au salut des âmes tous les talents naturels dont la Providence l'avait doué, et je n'oublierai jamais le jour où, prosterné au pied des autels dans la belle et imposante église de Lévis, à l'âge de 23 ans, le 27 décembre 1891, il disait adieu au monde pour se vouer sans détour au Dieu qui console, à cette Eglise qui l'avait baptisé et fait chrétien, et qu'il allait dans la suite défendre de sa parole chaude et vibrante et faire aimer par son zèle apostolique et son amour du bien des âmes confiées à sa garde.

Un prêtre ! oui un prêtre dans une famille canadienne française et catholique, quel charme pour les vieux parents qui s'inclinent silencieux et résignés vers la tombe où nous allons tous si sûrement ! Quel orgueil légitime pour les autres membres de la famille, qui regardent la vie en face et vont leur chemin, sereins, sous un ciel qui ne peut pas être sans nuages ni tonnerres ! Et combien de familles canadiennes comptent au moins un des leurs consacrés aux autels du Seigneur ? Oh ! cela vaut bien tous les titres de noblesse et de distinction, car quoi de plus grand, dans ce monde où tout passe, que le titre de représentant autorisé du Christ parmi les hommes ?

Regardez autour de vous : cette robe noire, l'admiration des siècles, que porte-t-elle ? Dix-huit cents ans de prestige, de sacrifice, de martyre, de privation, de misère, d'enseignement et de civilisation. N'est-ce pas assez pour que l'on s'incline et que l'on dise en le voyant : Chapeau bas, messieurs, c'est la Patrie qui passe !

Eh ! bien, de nos jours, où le respect des choses les plus dignes et les plus respectables s'en va à la dérive avec tant de principes qui sont la sauvegarde des individus et des peuples, montrons aux citoyens, montrons au peuple les faits et les actes de ceux qui leur en imposeront encore par leur vie toute de dévouement et de peines : ils en retireront peut-être une pensée salutaire qui les fera réfléchir avant de juger et condamner.

Emile-B. Gauvreau naquit à l'Isle-Verte, comté de Témiscouata, le 4 septembre 1868, dernier né de quatorze enfants issus du mariage de L.-N. Gauvreau N.P., et de Gracieuse Gauvreau.

Le 23 juin 1888—il n'avait pas encore vingt ans—il finissait ses études au séminaire de Rimouski, où il prenait ensuite la soutane le 4 septembre 1888, le jour même de l'anniversaire de sa vingtième année. Doué de véritables talents artistiques et musicaux, il ne tarda pas à faire sa marque au Grand Séminaire et, le 19 septembre 1889, après qu'il eût reçu les ordres mineurs, Sa Grandeur Mgr Langevin, qui l'avait pris en haute estime, le nomma son secrétaire privé, position qu'il occupa jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice (Montreal), le 20 septembre 1890.

C'est sous ce toit béni que se trempent les âmes et où les courages et les vertus mûrissent dans la prière, l'étude et la méditation. C'est sous ce toit béni que le vénérable évêque, qui vient de descendre dans la tombe, emportant les regrets universels, lui conféra les ordres de sous-diacre et de diacre, le 21 décembre 1891.

Il n'avait plus qu'un pas à faire, et le jeune lévite montait à l'autel offrir le sacrifice trois fois saint de la messe.

Son oncle, le curé Ant. Gauvreau, de Lévis, maintenant à Saint-Roch de Québec, voulut donner le plus d'éclat possible à cette fête de famille, et il invita Mgr Blais à conférer l'ordre de la prêtrise à son neveu, dans sa propre église de Lévis, où tout est si grandiose, si riche, si plein de souvenirs.

Le 27 décembre 1891, la foule envahissait le temple de Lévis, et fut le témoin recueilli et impressionné d'une des plus belles scènes de la vie religieuse. Cet

autel "brillant comme une châsse" ce prêtre, tout jeune couché sur les dalles du chœur, offrant sa vie et sa jeunesse au Dieu de son enfance ; cet évêque dans toute la pompe sacerdotale et épiscopale, cette vieille mère heureuse jusqu'aux larmes, toute cette famille attentive et émue, ce sermon si empoignant, qui pourrait oublier cela, y ayant assisté ? Fête sans pareille, dont le curé Gauvreau seul a le secret, fête inoubliable où tant de larmes douces ont coulé, que son souvenir ne s'efface jamais de nos âmes !

Le 2 janvier de l'année suivante, Mgr Blais nomma notre jeune ami vicaire à la cathédrale de Rimouski, d'où il partit pour entrer comme prêtre du séminaire, le 2 novembre, se dévouant à l'enseignement des jeunes gens.

Comme l'enseignement le fatiguait, Mgr Blais le nomma successivement vicaire aux Trois-Pistoles, le 1er mai 1893, et desservant à Saint-Modeste, le 28 septembre de la même année.



RÉV. E.-B. GAUVREAU

Sa santé ne s'améliorant pas, il obtint de son évêque la permission d'aller exercer le saint ministère dans un climat plus chaud, aux Etats-Unis, où il comptait déjà de ses confrères, qui l'avaient devancé dans ces endroits où il y a tant de place pour l'apostolat pour ceux qui ont le zèle évangélique.

Le 28 septembre 1895, Mgr Ireland, de fameuse mémoire, le nomma curé de Beardsley, dans le Minnesota, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

Outre ses qualités solides comme prêtre et curé, ayant à voir aux nécessités d'une vaste paroisse presque à l'état de formation, le curé Gauvreau possède encore le don de la musique, du dessin et de la peinture à un degré très avancé. Dernièrement encore, il envoyait au *Naturaliste Canadien*, de Chicoutimi, un article avec dessins intercalés dans le texte, qui a été remarqué, intitulé : *Le diable au XIXe siècle*.

Il manie la plume aussi facilement que la parole, et les langues anglaise, allemande et italienne n'ont plus de secret pour lui ; il le fallait bien ; position oblige, puisqu'il avait à prêcher et à confesser dans ces trois langues.

Notre jeune ami n'a pas encore donné toute la mesure de ses talents peu ordinaires et espérons que la Providence l'appelle à jouer un rôle prépondérant dans cette partie des Etats-Unis, où il y a tout à faire. Eglise, presbytère, couvent, écoles, tout a surgi comme par enchantement. On dirait que ces jeunes curés qui ont du tact et la vraie notion de la vie de nos jours, ont une baguette de fée. Ils seraient dans le désert que, comme Moïse, ils feraient jaillir l'eau des rochers.

Souhaitons à ce jeune et brave compatriote de continuer vaillamment son œuvre de prédilection et que sa moisson, dans la vigne du Seigneur, sur la terre étrangère, soit digne de l'Eglise du Christ, et digne du prêtre qui l'honore par ses œuvres et sa personne.

VIA TOR.

NOS GRAVURES

MORT DE MONSIGNOR BOUCHER

Monsignor Joachim Boucher, le prêtre le plus âgé du Canada, est décédé mercredi de la semaine dernière à Louiseville, à l'âge de quatre-vingt-douze ans et dix mois. Le vénérable ecclésiastique a gardé toute sa connaissance jusqu'au dernier moment.

Né à la Baie du Febvre, le 3 avril 1804, de J. Boucher et Thersille Augé, Joachim Boucher fut ordonné prêtre et nommé vicaire aux Trois-Rivières le 20 juin 1830. En 1835, M. Boucher devenait curé de Saint-David et de Saint-Guillaume ; en 1855, curé de Saint-Antoine de la Rivière du Loup, Louiseville, et chanoine honoraire des Trois-Rivières.

Monsignor Boucher célébrait en 1890 son jubilé de diamant.

Monsignor Boucher avait été en 1870, l'un des organisateurs du 86e bataillon, commandé par le lieutenant-colonel Dixon, et il en est toujours resté le chapelain.

LE CHATEAU RAMEZAY

Nous donnons aujourd'hui quelques vues de cette célèbre construction historique. Elle date de la fin du régime français en Canada, c'est-à-dire d'environ cent cinquante ans passés.

Après avoir servi de résidence à plusieurs personnages importants de Montréal, elle a offert un refuge à l'Université Laval, puis à la Cour des Magistrats. Enfin la ville, qui en est propriétaire, en a confié l'administration à la société des antiquaires, laquelle y a établi un musée historique, puis une bibliothèque publique, qui deviennent de plus en plus le rendez-vous fashionable, des personnes s'occupant d'art ou d'antiquités.

Nos gravures montrent la bâtisse, le musée et la bibliothèque.

LES PESTIFÉRÉS DES INDES

La peste continue à sévir aux Indes avec une intensité effroyable.

A Bombay, la mortalité a atteint des chiffres terribles.

Et à l'horrible épidémie, l'ajoute une disette cruelle : la famine achève l'œuvre de la peste.

On signale, sur tous les points, une émigration en masse. Il n'est pas trop de dire que les habitants, épouvantés, prennent réellement la fuite. Malgré toutes les mesures, on ne peut empêcher ces départs, qui offrent les plus graves dangers, puisque les habitants, en se déplaçant, portent avec eux où il y a les germes de l'épidémie.

La coutume de certains Indiens est d'exposer les cadavres pour les faire dévorer par les vautours ; or, ces oiseaux de proie ne touchent plus aux corps qui leur sont ainsi offerts en pâture. On a pris le parti de brûler les cadavres des pestiférés.

RÈGLEMENTS POUR LES DEUILS

DURÉE DES GRANDS DEUILS

De veuve.....	Un an et six semaines
De veuf.....	Un an
De père ou de mère.....	Un an
De beau-père ou de belle-mère.....	Un an
De grand-père ou de grand-mère.....	Six mois
D'enfant.....	Six mois
De frère ou de sœur.....	Six mois
De beau-frère ou de belle-mère.....	Six mois

DURÉE DES PETITS DEUILS

D'oncle ou de tante.....	Trois mois
De cousin germain.....	Six semaines
De cousin issu de germain.....	Trois semaines

Ce règlement, strictement appliqué, suffit à l'usage, mais il est extrêmement rare que l'on se borne au minimum de deuil, et le bon goût veut que l'on prolonge quelque peu chacune des périodes indiquées.



MONSIGNOR JOACHIM BOUCHER, DÉCÉDÉ

LE PRÊTRE ET LE COUPABLE

I

N'est-ce pas un rôle sublime que celui du prêtre au pied de l'échafaud ? N'est-ce pas le plus touchant des spectacles à côté du plus terrible des tableaux ?

L'heure suprême a sonné ; le condamné s'avance. Comment va-t-il mourir ?

Deux hommes le soutiennent et l'accompagnent. C'est le prêtre et le bourreau : le pardon et le châtiement. L'un, impassible et inexorable comme la loi ; l'autre, humble et dévoué comme la charité.

Le bourreau dit au criminel :

— Marche !

Et le prêtre, lui, répète :

— Prie !

La société réclame sa tête ; l'homme de Dieu implore son repentir. Seul, le prêtre est l'ami de ce malheureux qui n'a plus d'amis.

Le silence glacial de la foule, la vue de l'échafaud, le regard de l'exécuteur, tout dit au condamné :

— Meurs ! tout est fini !

Mais, à son tour, élevant la croix de Jésus et montrant le ciel, le prêtre dit au patient :

— Espère ! Là-haut, tout commence !

Presque tous les grands criminels que la justice humaine n'a pu terrasser, s'avouent vaincus par la charité. Ils résistent à leurs fers et ils succombent sous la miséricorde.

On a vu parfois, cependant, des monstres de dépravation et d'orgueil résister à ces apôtres qu'ils ne paraissaient pas comprendre, et ne vouloir aucun pardon.

II

Il y a environ trente ans, il se passa dans le Midi de la France, un drame affreux, aujourd'hui oublié, mais qu'il est bon de rappeler. Un paysan avait commis des crimes horribles.

Condamné à mort, il nia ses assassinats ; il insulta même jusqu'à la dernière heure l'aumônier, qui venait pour le consoler.

Arrive le jour de l'exécution : pas d'aveu, point de repentir ; toujours l'injure. Le condamné, un géant

et un hercule, marche à l'échafaud, le blasphème et le rire aux lèvres, repoussant avec brutalité le vénérable prêtre que rien ne décourage.

Mais une fois au pied de la guillotine, le patient semble fléchir, se tourne vers l'aumônier, implore son pardon, murmure une prière, demande à l'embrasser. Au même instant, le prêtre jette un cri terrible et porte vivement la main sur son visage ensanglanté.

Avec ses dents de bête fauve, l'assassin venait de lui arracher les chairs. La foule est terrifiée ; partout l'indignation éclate ; les exécuteurs se précipitent sur le monstre.

D'un geste, le prêtre les arrête, essuie le sang qui

coule à flots de son visage et présente, pour l'embrasser, l'autre joue au condamné. Stupéfait, celui-ci recule, puis tombe à genoux, les yeux remplis des premières larmes qu'il ait jamais versées. Alors le malheureux avoue son crime et implore son pardon, pâle, frémissant, courbé, comme anéanti sous la main de l'apôtre et du martyr qui s'étend, au nom du Ciel, pour l'absoudre de toutes ses fautes, de tous ses crimes.

Une minute après, le couteau avait tranché la tête du condamné, et le prêtre se retirait lentement une main sur sa joue pendante, calme et priant.

Il mourut trois jours après, en prononçant ces paroles de l'Évangile : " Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu car Dieu est tout amour. "

Qu'elle est belle, qu'elle est divine, la religion capable d'inspirer un tel amour, d'enfanter un tel héroïsme !

FULBERT MONTTELL.

CONSEILS PRATIQUES

Mal de tête.—Souvent on se guérit du mal de tête en prenant une tasse de fort café sans sucre, café dans lequel on a exprimé le jus d'un demi-citron.

Ongle incarné.—Pour remédier à ce mal atroce, mettre entre l'ongle et l'épiderme un simple fil de soie qu'on change tous les deux ou trois jours.

Pour se nettoyer les mains à fond, se frotter d'abord avec de la vaseline, fortement, et se laver à l'eau chaude et au savon. On obtient de la sorte un lavage que le savon seul est incapable de procurer.

Contre le bris des glaces.—Il arrive souvent que les vitres et les glaces se brisent pendant leur transport, sans choc, par le seul effet de vibrations trop fortes. Il est donc bon pour un déménagement de coller quelques bandes de papier en croix sur les glaces ; cela suffit pour parer à cet inconvénient.

Nettoyage des gants.—Pour les gants de peau blancs, s'en ganter et les frotter durant quelques minutes dans de l'essence minérale comme si on se lavait les mains. Puis les faire tremper quelques minutes encore dans une essence minérale très propre. Les gants de peau noirs se remettent à neuf au moyen de noir cheveau qu'on sèche solidement avec une flanelle ou une laine douce.

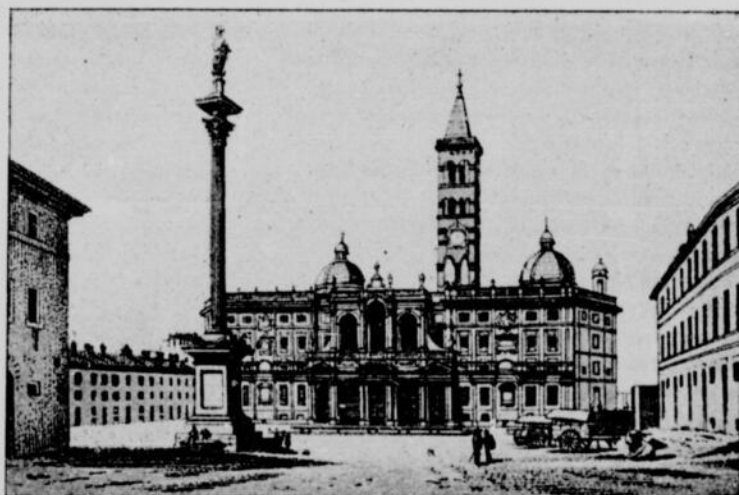
LOUISEVILLE.—MORT DE MONSIGNOR BOUCHER : LA CHAMBRE MORTUAIRE
Photographie J. A. Ringuette



MONTREAL.—LE CHATEAU RAMEZAY : La façade.—Photo Laprés & Lavergne



La Trinité des Monts



La Basilique de Sainte-Marie Majeure

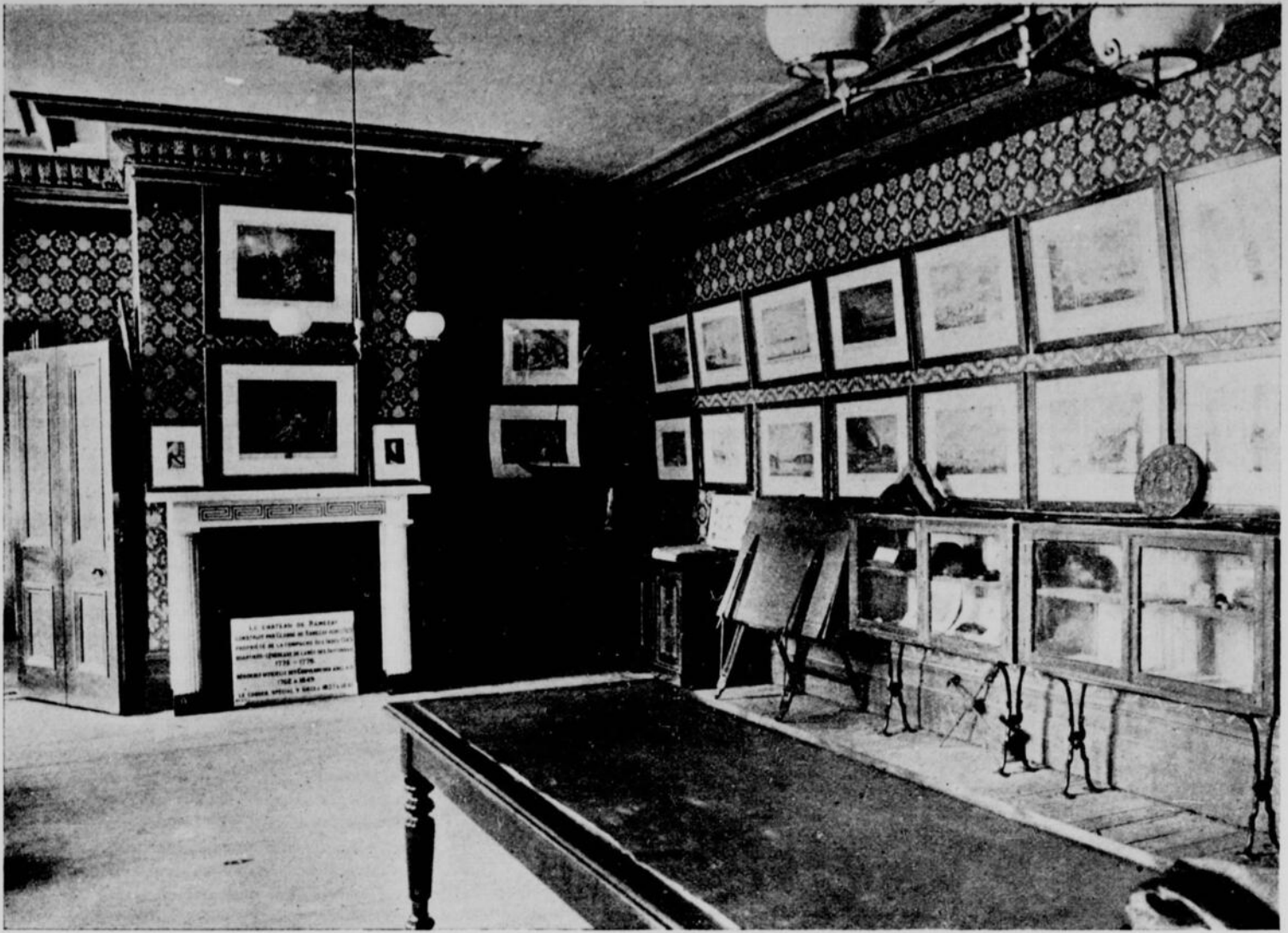


L'Arc de Constantin



Le Forum

A TRAVERS ROME



MONTRÉAL.—LE CHATEAU RAMEZAY : Salle du conseil.—Photo Laprés & Lavergne



MONTRÉAL.—LE CHATEAU RAMEZAY : Bibliothèque des livres canadiens.—Photo Laprés & Lavergne



LE CHEMIN DU CIEL (*)

Sur une tombe fraîche et l'oreille tendue,
Un pauvre enfant appelle une mère attendue...
...Morte... mais sait-il, lui, que la Mort ne rend pas
Les humains qu'elle fauche, aveugle, sur ses pas ?
— Sur son sein l'attirant, sa douce mère encore
La veille, lui disait : " Le Bon Dieu que j'adore
" Veut, mon fils bien-aimé ! du céleste séjour
" Me montrer les splendeurs ; Il veut que dès ce jour
" A l'immortel festin j'aie une place.
" Mais, mon fils, si je pars, Lui-même me remplace ;
" Aime-Le ; songe à moi, toi, que j'ai tant aimé !..."
— Il l'appelle toujours...

Et du soir embaumé
Les suaves parfums imprègnent l'atmosphère.
Tout dort sous la feuillée, et la nature entière
En un calme profond semble s'anéantir.
Pense-t-il, cher petit, un instant à partir ?
Voici qu'un bruit de pas dans l'enceinte funèbre
Au travers des massifs qu'un pâle rayon zèbre,
Retentit. C'est le garde. Il a vu des douleurs,
Saisi des désespoirs, entendu bien des pleurs !
Il a vu s'obscurcir — ô suprême agonie !
L'esprit dans son essor, et sombrer le génie.
Mais lui, l'homme, il a peur du calme de l'enfant
Veillant sur ce tombeau qu'il protège et défend !
" Ta mère — lui dit-il — là-haut — parmi les anges,
" Du Bon Dieu pour jamais répète les louanges.
" En vain tu l'attendrais ; tu ne peux la revoir
" Qu'en allant toujours droit et faisant ton devoir !"
Toujours droit !... que de fois n'a-t-il pas, en son prône,
Entendu le curé promettre à tous un trône
Au ciel, s'ils marchaient droit !... Sa mère étant au ciel,
Ne peut-il la rejoindre ? Un point est essentiel,
Il s'en souvient ; et droit il ira : c'est la route
Qui mène au Paradis !...

De rien l'enfant ne doute :
Et le voilà tout droit qui s'en va devant lui.
Jusqu'à l'étoile qui, sur l'horizon, a lui,
Serait-ce donc bien loim ? Du ciel est-ce la porte ?
Il va !...
Revoir sa mère ! oh ! ce penser l'emporte !
Est-ce bien loim encor ?... Là, passé ce coteau,
Du firmament il doit atteindre le flambeau.
Ses pieds sont tout meurtris ; des gouttes de sang rose
Marquent chacun des pas d'un doux bouton de rose.
Devant tant d'innocence, abaisses-tu tes cieux,
Seigneur ?... — Tout droit, il va... — De pensées délicieuses
Son petit cœur rempli, lui fait de la souffrance
Oublier l'aiguillon. La-bas, c'est l'Espérance !
Et qu'importe s'il tombe — au seuil du Paradis ? —
...Qu'il est las !... Mais il faut des célestes parvis
Qu'il atteigne l'entrée, et de sa tendre mère
Reçoive une caresse ; une peine éphémère
Pour un si grand bonheur !

Du coteau franchissant
La cime, il va du ciel toucher en frémissant
Les belles lampes d'or !... — Dans un fond de vert pâle,
Des points de feu brillant comme brille l'opale,
De cent gerbes de fleurs illuminent les tons.
Il s'avance, ravi. Voici que de doux sons
Parviennent jusqu'à lui ; quelle est cette harmonie ?
Puis une voix s'élève à l'instrument unie,
Voix d'un ange, sans doute ; au temple du hameau
Entendit-il jamais suave chalumbeau,
Flûte aux tendres accords roulant comme un murmure
Du ruisseau qui fuit sous la verte ramure ;
Lyre, cithare ou luth, et voix comme un zéphyr
Sous la fleur fraîche éclosée exhalant un soupir !...
Oui, c'est le Paradis !... A travers la rosace
Il aperçoit l'étoile et rapproche l'espace,
La croyant ajoutée aux corbeilles de fleurs,
Hâtant son petit pas, oubliant ses douleurs,
Il va donc du Bon Dieu voir la toute puissance,
Aux chœurs des séraphins joindre son innocence.
Se faisant tout petit, il glisse doucement,
Retient son petit cœur qui bat éperdument !
Le chant des hymnes saints fait exulter son âme ;
De tendresse et d'amour le voilà qui se pâme !...
— La foule, lentement, a quitté le saint lieu ;
Le cher ange endormi rêve être auprès de Dieu.
L'encens ne fume plus ; le soupir des prières
Et l'orgue sont éteints ainsi que les lumières.

Devant l'autel fleuri, seul un petit point d'or
Semble dire en tremblant : " Pour toi, je veille encor !"
D'un galbe virginal à peine s'il indique
La beauté ravissante et la pose puïque.
C'est le mois de son cœur, à la Reine des Cieux !
Ce mois où tout hommage est sans prix à ses yeux.
Une petite étoile à sa riche couronne
Met comme un diamant qui de cent feux rayonne ;
C'est celle que l'enfant crut atteindre en entrant ;
Qui tromperait l'espoir de ce cœur espérant ?
Mais l'heure est arrivée où se ferme la porte
Du temple. Le gardien, des lourdes clés qu'il porte,
Fait sonner le trousseau ; visitant chaque coin,
Repassant chaque banc, s'acquittant avec soin
Du plus mince détail de sa mission qu'il aime,
Il s'arrête étonné devant la Vierge même :
" Holà ! petit dormeur, que faites-vous ici ?
" — O grand, ô bon saint Pierre ! à vos pieds me voici ;
" Au paradis laissez l'enfant cherchant sa mère !
" Hier ils l'ont posée en un trou dans la terre ;
" Pour la voir, ils m'ont dit : Marche droit devant toi.
" Et j'ai marché depuis toujours droit devant moi.
" Au bout de mon chemin atteignant les étoiles,
" De ce coin du beau ciel je soulevai les voiles.
" O grand, ô bon saint Pierre ! à vos pieds me voici ;
" Je promets d'être sage !... oh !... que je reste ici !"
Cette requête émeut notre nouveau saint Pierre ;
Mais de son propre chef il n'ose à la prière
De l'innocent se rendre. Il court chez le pasteur
Lui conter l'aventure, en dépeindre l'auteur.
Bénissant le Très-Haut de l'ange qu'il lui donne,
Le bon prêtre lui-même aux pieds de la Madone
Hâte tout doucement ses vieux pas, par les ans,
La fatigue et le bien, devenus si pesants.
" Tu viens, mon doux enfant, chercher une caresse
" De ta mère, que Dieu ravit à ta tendresse.
" Dieu te la rendra, mais tu dois auparavant
" Au portique du ciel, comme tout arrivant,
" Attendre quelque peu jusqu'à ce que ton heure
" Ait sonné : lorsque l'ange, au timbre qu'il effleure,
" Indiquera ton tour, tout le ciel s'ouvrira !"
De n'être qu'au portique, oh ! comme il soupira !
Il apprit du vieux prêtre à vénérer Marie ;
Plein de tendre abandon, il lui parle et la prie,
La couronne de fleurs ; d'un geste gracieux
Lui donne cent baisers, hommage délicieux
Qui dut plaire à la Vierge. — A l'ombre tutélaire
Il grandissait ainsi, restant au sanctuaire.
Mais toujours pouvait-on lui laisser ignorer
Qu'il est encore sur terre et doit y demeurer ?
Il atteint ses neuf ans ; et malgré qu'il en coûte,
Le bon vieux prêtre cherche un moment qu'il redoute...
...Quelle chute !... Du ciel qu'il pensait pour toujours
Posséder, jusqu'au bas de nos tristes séjours,
Ah ! se voir rejeté !...

Déjà les grandes ombres
Du soir ont étendu leurs longues ailes sombres
Jusqu'au fond du saint temple où l'enfant éperdu
Pleure auprès de Marie un doux espoir perdu !
Que se passa-t-il donc en cette nuit dernière
Entre Elle et l'innocent !...

A peine la lumière
De l'astre rayonnant perçant les profondeurs
De l'azur indécis, de légères vapeurs
Irisait le blanc voile, on vit la foule émue
A l'église accourir, de tendre pitié mue
Pour le pauvre orphelin. — Soudain, terrifiés,
Ils s'arrêtent, muets, semblant pétrifiés !
O prodige ! L'enfant jusqu'aux pieds de l'Image
Est monté ; trop petit pour toucher le visage
De Marie, Elle-même en un chaste baiser
Abaisse sa statue, et ce cœur tout brisé
Sur son sein maternel le pressa, scruante,
Ecoutant de l'enfant la plainte suppliante !

Le prêtre détacha du groupe avec effort
L'ange aimé : vivait-il ?... ou bien était-il mort ?

Ermin Picard

Le temps est toujours du parti de ceux qui savent attendre.

Sur le pont du *Vinh-Long*, par quarante degrés de chaleur, tandis que le transport fendait de sa carène blanche les flots torpides et comme huileux des mers équatoriales, un groupe d'officiers charmait, en devisant, l'ennui de l'interminable après-dîner.

On avait épuisé la discussion du récent *Anouire*. Maintenant, les récits de campagne formaient le fond de l'entretien, et, par une pente naturelle, on était arrivé à dissenter du courage. Ils se trouvaient là une dizaine, moustaches grises, blondes ou noires, venus de tous les points de l'horizon, et qui tous pouvaient émettre, sur la matière, un avis compétent.

Celui-ci portait, aussi fièrement que sa rosette d'officier, la longue cicatrice, dont un coupe-coupe tonkinois avait zébré son front.

Celui-là, par les temps humides, sentait se réveiller à son flanc la piqûre des flèches touaregs.

Des souvenirs analogues restaient aux autres de Madagascar, du Dahomey ou du Soudan. Les plus vieux conservaient dans leur chair les traces de plomb allemand.

A de tels hommes, sur un tel sujet, les anecdotes ne couraient risque de manquer. Chacun avait déjà narré quelque épique aventure, lorsque le colonel de Vries fit à son tour entendre sa voix rauque de brave homme.

— Quelqu'un de vous, messieurs, se souvient-il du capitaine Bernier ?

Un vieux commandant s'en souvenait parfaitement. — Bernier ! un grand diable, long, sec, à la peau tannée, au nez de vautour ! Il était à Leng-Son, à Dogba, à Tombouctou. Il a disparu depuis.

— Il a disparu, en effet, reprit M. de Vries. Voulez-vous savoir dans quelles circonstances ? Pour moi, je ne l'oublierai de ma vie.

Hiérarchiquement, on fit cercle autour du colonel.

Il poursuivit :

— Puisque vous avez connu Bernier, mon cher commandant, vous savez quelle admirable nature de soldat fut la sienne. L'union d'une âme intrépide et d'un corps d'acier réalisait en lui un exemplaire accompli du chevalier. Brave comme don Quichotte, il avait eu le bonheur de se frotter à d'autres ennemis que les moulins à vent et, depuis sa sortie de l'Ecole, aucune aventure coloniale n'était venue compromettre la peau de nos hommes, dans laquelle Bernier n'eût laissé quelques gouttes de son sang.

Cet homme était né pour la guerre, il ne respirait à son aise qu'une atmosphère saturée de poudre. Se battre lui paraissait à tel point une nécessité que, durant ses rares séjours en France, il ne passait guère une année sans jouer un rôle actif en quelque retentissant duel. Non qu'il fût méchant, hargneux ou déloyal camarade. Il agissait sans haine ; il obéissait simplement à son instinct.

— Je le connus lorsque je pris, à Toulon, le commandement du 2^e marsouins. Par un hasard inexplicable, six mois écoulés depuis son retour de Bandigara, nulle aventure ne l'avait encore conduit sur le pré.

Ses autres habitudes ne présentaient pas un moindre changement. On ne le voyait plus dans les cafés où jadis il aimait à boire sec ; car, en tout, il était reître. Sa vie privée était exempte de tout reproche.

— Il vivait renfermé, ne sortant guère que pour les besoins du service et pour visiter son ami, l'abbé Bernard, un vieux dur-à-cuire, aumônier de la flotte, qui l'avait soigné lors de sa récente blessure. Les langues s'étaient d'abord donné carrière sur un changement aussi radical. Mais comme, malgré son humeur belliqueuse, le capitaine comptait au régiment beaucoup d'amis, on avait fini par le laisser libre et tranquille en son étrange retraite.

— Un seul officier, un certain d'Ozenne, tout frais arrivé au Corps, ne partageait pas cette réserve. A la suite de je ne sais quelle distribution de croix, où Bernier lui avait été préféré, d'Ozenne, nature curieuse et vindicative, lui avait voué une haine d'Apache. On était fort surpris qu'une querelle n'eût pas encore éclaté entre les deux hommes. On la sentait dans l'air ; elle creva, un beau soir de réception au mess.

(*) Cette petite pièce, dédiée à Louis Fréchet, valut à l'auteur une lettre très flatteuse du poète canadien.

« Ce soir-là, les deux capitaines, suivant l'ordre d'ancienneté, se trouvaient debout, côte à côte, devant les verres alignés où fumait le punch et pétillait la classique *marquise* ; à un moment donné, un faux mouvement de Bernier renversa sur d'Ozenne une carafe. La maladresse était visiblement involontaire et nul le dégât. Il fallait que d'Ozenne fût décidé à chercher une affaire à tout prix, car, à la stupéfaction générale, proférant une grossière injure, il leva la main et, de tout son poids, la laissa retomber sur la face de Bernier !

« On se précipita. Bernier ne bougeait pas plus qu'un marbre. Sur sa figure, devenue soudain affreuse de lividité, l'outrage se dessinait en un violacé et brûlant stigmate. Ses dents claquaient comme par un grand froid.

« Un silence angoissant s'étendit. Alors, on vit le capitaine Bernier lever le bras ; lentement, sans mot dire, avec un regard inoubliable, il traça un grand signe de Croix ; puis, spectacle poignant, le héros de Lang-Son, de Dogba, de Tombouctou se tordit les bras et l'on vit deux larmes descendre le long de son désespéré visage !

—S... tonnerre, etc., jura le vieux commandant, en voilà du courage !

—Tout le monde ne pensa pas comme vous, dit le colonel de Vries. L'affaire avait fait du bruit. Le lendemain, le journal franc-maçon de l'endroit publiait un article sensationnel sous le titre de : *Lâche et calotin*. Le surlendemain, *La Lanterne*, *Le Radical* et *l'Intransigeant* reproduisaient cet air de bravoure. Trois jours après, un ordre ministériel mettait le capitaine Bernier en demeure d'opter pour le duel ou la démission. Il n'hésita pas une minute. Il quitta l'armée, son armée adorée ! Il disparut...

—Sait-on ce qu'il est devenu ? interrogea une voix.

—On ne l'a jamais su, messieurs. Il y a quelque temps seulement, j'ai lu, dans une feuille anglaise, le récit des supplices infligés, par ordre du roi Mtésa, à un missionnaire catholique, un ancien officier dont le journal taisait le nom. Les bourreaux nègres ont déployé tout leur art pour le faire durer le plus longtemps possible dans les tourments. Ils sont parvenus à lui donner une agonie de trois jours... J'ai pensé que ce Père Blanc pouvait bien être le lâche de *La Lanterne*...

LS-N. BARAGNON.

THÉÂTRES

La scène du Théâtre Français est occupée cette semaine par *Steele Mackaye's*. Ce drame a remporté de brillants succès sur tous les théâtres d'Amérique, depuis un grand nombre d'années et tous se rappellent encore des célèbres acteurs, Effie Ellsler et C.-W. Coudoak, qui figuraient dans le rôle de Dunsten Kirke. Les vaudevillistes pour cette semaine sont, MM. Hines et Remington, mieux connus sous les

noms de "The American Costers," et qui excelleront dans le *The Sullivan Chowder*.

Cette semaine, au Royal, on voit la grande et double troupe à sensation de Flynn et Sheridan. Cette troupe est double car elle compte vingt artistes blancs et quinze créoles et constitue un ensemble fort réjouissant. Voici les noms des principaux artistes de la troupe : Mlle Littella, reine du burlesque ; Lancaster et Collins, les plus grands danseurs grotesque du monde ; Flora, reine du fil de fer, Cunningham et Grant, les sœurs Hove, May, Lanning, soubrettes. A citer un grand tournoi de clog-dance, par dix danseuses blanches ; une gavotte, par dix danseuses créoles. Deux comédies pétillantes d'esprit seront jouées. Des chants seront exécutés par un chœur de trente-cinq voix de femmes, blanches et créoles.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi, le 6 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	17,324....	\$50.00
2 ^e	No	6,513....	25 00
3 ^e	No	25,960....	15 00
4 ^e	No	375....	10 00
5 ^e	No	48,237....	5 00
6 ^e	No	7 182....	4 00
7 ^e	No	19 245....	3 00
8 ^e	No	21....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

9	8,489	15,271	23,749	31,625	40,451
17	9,871	16,510	23,928	32,129	40,730
253	10,234	17,604	24,251	32,518	41,217
594	10,567	18,177	24,673	32,863	41,534
1,215	10,736	19,207	25,817	33,152	42,251
1,632	10,921	20,175	26,174	33,521	43,472
1,741	11,675	20,341	27,703	34,267	43,537
2,146	11,883	20,538	28,582	34,503	44,253
2,723	12,014	21,365	29,344	35,671	44,538
3,265	12,148	21,833	30,231	36,138	45,719
3,529	13,324	22,324	30,703	37,049	46,721
4,252	13,431	22,547	30,942	38,362	47,683
5,734	13,874	22,918	31,209	39,143	48,434
6,198	14,593	23,123	31,403	40,286	49,215
7,543	14,952				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

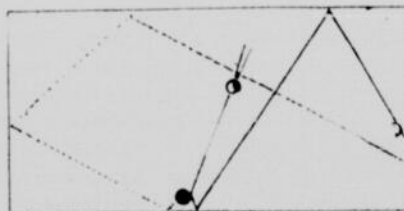
GRAVURE-DEVINETTE



Je voudrais parler à mon partenaire. Où est-il ?

LE BILLARD

COUP D'ÉTUDE, PAR M. LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille un peu en dessous du centre, très peu d'effet de côté. Coup sec et assez fort. On devra obtenir la réunion près de la petite bande du bas.

Calino vient d'être père.

—Eh bien ! lui demande-t-on, c'est un garçon ?

—Non.

—Une fille, alors ?

—Vous avez deviné juste.

Le juge à un jeune vagabond :

—Pourquoi ne voulez-vous pas rester auprès de vos parents ?

—Ça tombe toujours mal. Quand je suis hors de prison, ils s'y trouvent, et lorsqu'ils sont dehors c'est moi qui suis dedans.

DONNEZ JEAUX PARALYTIQUES



Monsieur, une petite charité, s.v.p.

Pour un pauvre paralytique.

Monsieur !... Monsieur !...

Merci, Dieu vous le rendra au centuple

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

— Elle nous chérit également, allez, l'homme ! Et s'il en manquait un à la couvée, jamais elle ne s'en consolerait.

— Mais si, petit nigaud ! Viens ! je t'offre le bonheur et la fortune.

— Je n'accepte pas ! répliqua Claudin ; vous ai-je demandé quelque chose ? laissez-moi tranquille et passez votre chemin.

— Pas sans t'emmener, ajouta le voyageur en saisissant rudement la main de Claudin. Viens sans résistance, et tu ne te repentiras jamais de m'avoir suivi, sinon...

L'homme l'entraînait, mais un cri d'appel de Claudin fendit l'air, tandis que d'un coup de serpe il blessait cruellement le poignet de Germos. Celui-ci poussa un hurlement de rage, enleva de son épaule le zaparé qu'il lança à la façon dont un pêcheur jette un filet ; puis, tandis que l'enfant essayait de se débarrasser des plis de la couverture, il le renversa sur le sol, le roula dans le zaparé, et posa dessus son pied lourd, pendant qu'à l'aide d'une poignée de mousse et de feuilles sèches il essuyait le sang coulant de son poignet. Enlevant alors l'enfant, il jeta le paquet sur son épaule et, s'appuyant sur son bâton d'épine, il hâta le pas à travers le bois.

Le cri de Claudin était arrivé à Georges, faible, indistinct. Cependant, effrayé par cet appel, celui-ci accourut, ses harts à la main, vers l'endroit où il avait laissé le petit. Ses tas de pommes de pin étaient là, attestant que l'enfant avait bravement travaillé, mais Claudin n'y était plus. Georges l'appela, rien ne répondit ; il courut, battant les alentours, chercha Claudin comme il eût fait d'un agneau perdu. Ce fut en vain, il ne retrouva pas son frère. Mais à côté d'un fagot il aperçut la serpe ensanglantée, et la poignée de mousse à laquelle le vagabond avait essayé d'étancher sa blessure. Il lui sembla qu'on venait de tuer son frère, comme on avait assassiné son père quelques jours auparavant.

Emporté par une frayeur sans nom, il descendit à travers le bois, et allait pénétrer dans un espace plus sombre quand il vit étinceler quelque chose à travers les branches.

Rien ne pouvait l'effrayer après ce qui venait de se passer ; il courut dans la direction où il lui semblait voir briller des armes, et se trouva subitement en face du brigadier et du garde champêtre.

— Oh ! Monsieur le brigadier, dit-il, et toi, Sabretache, à l'aide ! à l'aide ! Je ne retrouve pas Claudin. On l'a tué, pour sûr, on l'a tué !

— Tué ton frère ? C'est impossible.

Georges raconta ce qui s'était passé depuis son départ de la maison.

— C'est étrange, dit le père Sabretache, bien étrange. Ne te tourmente pas outre mesure, mon garçon. Nous allons te venir en aide. Qui aurait eu intérêt à assassiner ce pauvre mignon ? Peut-être, ne te voyant pas revenir, a-t-il été pris de terreur et est-il rentré à la maison...

— Mais la serpe... ajouta Georges.

— C'est vrai, il y a la serpe... Mais, vois-tu, c'est un outil dangereux à cet âge... Il peut s'être blessé en coupant une branche, et, ne te voyant pas revenir, il sera tout droit rentré chez Catherine pour se faire panser...

— Si vous pouviez avoir raison ! s'écria l'enfant.

— Retourne chez ta mère, pendant ce temps nous battons la forêt.

— J'y vais ! fit Georges en prenant sa course.

Et, avec la rapidité d'un chevreuil, il bondit dans le bois suffoqué par l'émotion, étranglé par les larmes qu'il ne versait pas, se demandant si vraiment il allait revoir son frère. Quelque chose l'avertissait qu'il ne retrouverait pas Claudin. Claudin était mort, et c'était bien son sang qui rougissait la serpe.

Georges, pâle, les cheveux hérissés sur le front, entra dans la salle et jeta à sa mère cette question à laquelle le son de sa voix donnait une signification terrible :

— Claudin est-il rentré ?

— Non, répondit la mère.

Alors deux grosses larmes roulèrent sur les joues de Georges, qui vint tomber aux pieds de sa mère.

— Pardonnez-moi ! dit-il, pardonnez-moi ! ce n'est pas ma faute. Je l'aimais tant ! pauvre Claudin ! Mère ! mère ! Je ne sais ce qu'il est devenu...

— Tu ne sais pas ce qu'est devenu ton frère ! Mais, malheureux enfant, je l'avais confié à ta garde... qu'en as-tu fait ?...

— Nous avions ramassé le bois, il cherchait des pommes de pin et des brindilles, tandis que je coupais des liens pour les fagots ; quand je suis revenu, il n'était plus là...

— Et tu n'as pas appelé, pas cherché ?

— Je me suis peut-être trompé, mais j'avais cru l'entendre dire : " Georges ! à moi ! " — d'une voix effrayée. J'accourais savoir ce qu'il me voulait. Pauvre chéri ! une bête pouvait l'avoir effrayé, quoiqu'il fût brave enfant... Mais il n'était pas là... Il n'y était plus... Et la serpe et la mousse... Oh ! mère, cela est trop affreux ! Il y avait du sang sur l'outil et sur les feuilles.

— Ah ! mauvais frère ! s'écria Catherine avec un mouvement de désespoir terrible, tu as causé la mort de Claudin...

— Sa mort ! Oh ! ne répétez pas cela, ma mère, j'aurais donné ma vie pour lui ; à cette heure, je consentirais à mourir pour le ramener.

— Je deviens folle ! dit Catherine, oui, folle ! Après le mari, l'enfant ! Dans le bois, encore... cette forêt maudite me perdra tout... tout... Il faut agir, cependant, courir et chercher... Il est blessé, peut-être...

— Mère, fit Georges en se relevant, je vous suivrai, je vous montrerai l'endroit... Si vous saviez quel grand chagrin me ronge le cœur !... Le brigadier et Sabretache appellent et cherchent... Je leur ai tout dit.

— Viens ! dit la mère d'un air farouche, mais rappelle-toi que si je ne retrouve pas Claudin, je ne te pardonnerai jamais !

— Jamais ! répéta Georges comme un écho.

Ils se mirent à courir.

Catherine allait à travers les sentiers, sans souci des branches et des épines ; le mouchoir de coton noir qui lui couvrait la tête, accroché par un rameau d'épines, y resta, et Catherine ne s'aperçut pas que sa longue chevelure châtain ruisselait sur son dos. Il lui semblait qu'on venait de lui arracher le cœur de la poitrine. Elle venait d'entrer dans un deuil, en une perte nouvelle la frappait. Après le père, l'enfant. Dieu ne se laisserait donc point de frapper sur son âme, et de la briser. Il lui semblait, à cette heure, que de tous ses enfants Claudin était le préféré. Elle se rappelait sa jolie figure, son intelligence, son courage, quand il s'agissait d'un labeur que Catherine avait toujours soin de proportionner à son âge... Peut-être s'alarmait-elle à tort... L'imprudent s'était éloigné de Georges. La vue d'un geai, la poursuite d'un écureuil l'avaient entraîné. Il reviendrait honteux demander pardon... Elle refuserait... Ne lui causait-il point une mortelle angoisse ? Mais elle ne pourrait longtemps demeurer sévère, tant elle aurait faim de ses baisers... Mais ce sang dont parlait Georges... le sang sur les feuilles, sur la serpe... Il fallait voir. Une mère trouverait bien mieux la trace de son enfant que ne le feraient tous les brigadiers du monde.

Quand elle arriva à l'endroit où les deux frères avaient commencé leur récolte, elle étudia tout, l'outil, la mousse, les tas de pommes de pin.

Catherine se trouvait en ce moment seule avec Georges.

Sabretache et le brigadier continuaient leurs recherches.

Elles demeurèrent sans résultat.

Seulement, rencontrant dans le bois Sanguier, qui revenait, sa cognée à l'épaule, celui-ci répondit à la demande du brigadier Géromé :

— L'enfant de Catherine, le jumeau de Claudette, certes, je le connais bien... mais je ne l'ai pas vu... Les bois sont mal hantés, depuis quelques jours, voyez-vous... les braconniers y tuent les gardes, et il se pourrait bien qu'il s'y cachât des chasseurs d'enfants.

— Que voulez-vous dire, Sanguier ?

— Dame, Monsieur le brigadier, comme M. le maire interdit aux bohémiens de séjourner dans la commune, ils campent à la belle étoile, sous le couvert... Pas plus tard qu'avant-hier, j'en ai aperçu une bande rôdant autour de la vente, vous savez, dans la clairière...

— La bande était nombreuse ?

— Trois hommes, des femmes, des enfants, et des lêtes aussi, il m'a semblé.

— Vous ne leur avez point adressé la parole ?

— Non, par ma foi ! c'est des méchantes gens, que ces bohémiens ! voleurs, pillards ! Rien de sacré pour eux, voyez-vous ! J'ai filé par la petite route. On ne m'a pas chargé de la police de la commune. Peut-être ne faisaient-ils de mal à personne... Mais un chacun raconte qu'ils volent les enfants pour leur apprendre des tours du diable ; et il se pourrait bien que ceux-là eussent emmené Claudin, s'ils l'ont trouvé dans le bois, un peu éloigné de son frère.

— Allons du côté de la vente, dit Sabretache.

En ce moment, Catherine qui les aperçut leur cria d'attendre.

— Que savez-vous de mon enfant ? demanda-t-elle.

Le brigadier secoua la tête.

— Rien ! ma pauvre Catherine, Sanguier nous a seulement appris qu'il avait rencontré des Tziganes.

— Mon Dieu ! pensa Catherine, c'est terrible à penser, terrible à

dire, mais, sur mon âme, j'aimerais mieux mon fils mort qu'à la merci de ces misérables... S'il n'est plus, Dieu en a fait un ange... S'il vit, si on me l'a volé, que deviendra-t-il en compagnie de voleurs, de bandits qui s'efforceront d'en faire un être dépravé comme eux... Ce supplice-là m'est trop amer, mon Dieu !

Elle suivit le gendarme.

Georges venait le dernier, étouffant ses larmes et souffrant ce que jamais n'endura un enfant de son âge.

Sa mère disait vrai : si elle ne retrouvait pas Claudin, jamais elle ne lui pardonnerait. C'en était fait de la tendresse maternelle, des baisers du matin, de toute cette existence de caresses, de joies, qui était la vie de son cœur, de son âme. Elle le repousserait... Il se rappelait l'histoire de Caïn et d'Abel. Est-ce que toute la vie sa mère lui demanderait :

— Georges ! qu'as-tu fait de ton frère ?

Mais il se cramponnait, lui aussi, à l'espérance. Claudin avait peut-être découvert le campement des bohémiens, et il était là, écoutant leur musique étrange, regardant les grands ours qu'ils menaient avec eux. Il le prendrait dans ses bras et le remettrait dans ceux de sa mère...

Si cela pouvait être !

Mais, au fond de son âme, le pauvre Georges pensait :

— Claudin est mort ! Claudin est perdu.

Les voix du brigadier, de Sabretache et de Catherine appelaient sans trêve ; mais nul ne répondait, hors un écho vague, pareil à une voix plaintive, et à mesure que le temps s'écoulait et que l'on perdait l'espérance, les sanglots de Catherine s'élevaient avec plus de violence :

— Claudin ! mon Claudin !

On arriva dans la clairière.

Le brigadier l'inspecta d'un regard circulaire, puis il analysa pour ainsi dire chaque objet.

— Ah ! fit-il en se baissant vers le sol, on a campé ici depuis peu ; les cendres sont à peine refroidies à l'endroit où fut allumé le feu. Cherchons, père Sabretache, nous sommes peut-être sur une piste.

— Je crois bien ! dit le garde champêtre en relevant un objet brillant.

— Dieu me pardonne ! fit le brigadier, ceci est un bouton désargenté semblable à celui que nous trouvâmes au lambeau de drap brun arraché à la veste de l'assassin de Jean Tournil... Madame Catherine !...

La veuve accourut haletante.

— Avez-vous déjà vu un bouton semblable ?

— Oui, fit-elle, oui, l'ennemi de Jean est passé ici.

— Misérable gueux ! ne dirait-on pas qu'il nous nargue !

— Cherchons, cherchons.

Georges se baissa à son tour vers le sol :

— Une bague de cuivre ! dit-il.

— Avec des lignes diaboliques dessus. Quand je vous disais que les tziganes avaient traversé le bois... Nous trouverons autre chose... Cherchons encore... »

Catherine venait de se glisser sous le hangar. Des amas de mousse et de feuilles prouvaient que depuis peu on y avait dormi. Tout à coup, une exclamation de surprise s'échappa des lèvres de la veuve : elle venait d'apercevoir le bouquet de branches au milieu duquel Mathia avait glissé sa pauvre petite endormie. La jolie tête de Néra émergeait des branches de troène et des marabouts des clématites ; ses yeux restaient clos, on eût dit qu'elle dormait au milieu d'une gerbe hivernale.

— Un enfant ! ici, un enfant ! cria Catherine.

Ce fut le brigadier qui accourut le premier.

— Par ma foi, c'est vrai, et une petite fille ! Grand Dieu ! on dirait qu'elle est morte...

— Elle ne remue pas, elle n'ouvre pas les yeux.

Catherine défit la botte de fleurs :

— Pauvre petit ange... Oui, elle a cessé de vivre... Quelles méchantes femmes que ces Tziganes ! Elles volent les enfants des autres, et elles abandonnent les leurs, sans même leur donner la sépulture.

— Les bohémiens ont campé ici il y a bien peu de temps, Catherine, le bouquet n'est pas flétri.

La veuve s'était assise sur un amas de feuilles sèches, et par une touchante habitude de maternité, elle avait pris l'enfant qu'elle couvrait de son tablier.

— Mon Dieu ! les abandonner quand on vient de les perdre ! Ils ont volé Claudin, voyez-vous ! Est-ce qu'on ne les guillotine pas, ces hommes qui déchirent ainsi le cœur des pauvres mères ?... Mon Dieu ! vous frappez rudement, trop rudement sur mon cœur...

Sa force s'en allait ; elle resta la tête cachée dans ses mains, pleurant, jurant qu'elle passerait là la nuit, appelant Claudin qui, peut-être, l'entendrait et parviendrait à échapper à ses bourreaux.

Georges était tombé sur les genoux, près d'elle, le front sur ses genoux.

Tout à coup, elle tressaillit. Il lui sembla que le fardeau qu'elle portait sur les genoux s'agitait. Se trompait-elle ? Non. Un soupir passa sur les lèvres de l'enfant. Néra ouvrit les yeux.

— Vivante ! elle était vivante ! l'enfant des Tziganes, la fille de ceux qui avaient volé Claudin.

Catherine fut prise de la tentation de la rejeter sur les branches où elle l'avait trouvée. Maintenant qu'elle vivait, elle n'était plus que la fille de ses ennemis, l'héritière du sang et du vice des hommes qui venaient de la frapper d'un coup aussi poignant que l'avait été l'assassinat de Jean Tournil.

Où, ce fut son premier mouvement ; mais le second l'emporta.

Alors, entr'ouvrant sa robe, Catherine serra sur son sein la petite créature altérée qui, sans elle, serait morte de faim et de soif.

La battue continua jusqu'au soir. Quand la nuit tomba si épaisse qu'il devint à peine possible de reconnaître sa route, le brigadier, Sabretache, Georges et Catherine, reprirent le chemin de la demeure de la veuve.

— Nous reviendrons demain, lui dirent les soldats.

Mais elle secoua sa tête découragée.

— Je ne reverrai jamais Claudin, dit-elle, jamais... Le sang qui tachait la mousse et la serpe était le sang de mon fils... Il s'est défendu comme un brave petit gars... Mais, à six ans ! que faire contre des hommes, des brigands, des bandits ?

— Catherine, ne désespérez pas encore.

Elle secoua la tête en répétant :

— Claudin ! mon Claudin.

Ni Sabretache, ni le brigadier, n'osèrent l'abandonner à son désespoir. Qu'allait-elle devenir au milieu de cette famille à laquelle manquait celui que, maintenant, elle croyait aimer davantage ? Il faudrait apprendre la vérité aux aînés, essayer de tromper la jumelle qui semblait l'ombre de son frère. Vraiment, c'était trop de douleurs accumulées sur la tête de Catherine.

Quand la veuve pénétra dans la salle, Louise et Marie pleuraient enlacées. La nuit était venue, nuit sombre et triste. Les tout petits s'étaient rapprochés d'instinct de leurs sœurs. Ils n'osaient ni jouer ni rire.

Dès qu'elle aperçut sa mère, Louise se leva :

— Claudin ? dit-elle.

Et, comme un écho, les autres répondirent :

— Notre frère ? Claudin ?

— Perdu ! dit Catherine avec égarement.

Alors, un long sanglot souleva toutes ces petites poitrines.

Les enfants se souvinrent, avec une vague épouvante, des aventures terribles que jadis leur contait Catherine, tandis qu'assise sur la pierre du foyer, elle les tenait chaudement enveloppés dans son tablier de laine, leur parlant d'enfants de bûcherons perdus dans les bois, trouvés par des géants cruels ou des ogres anthropophages. Des visions dans lesquelles se confondaient les cachots noirs, les mains difformes, les monstres, les couperets abattant des têtes blondes, hanterent leur esprit.

Si Claudin était perdu, sans doute il subirait un sort aussi misérable. Oh ! le pauvre mignon ! comme ils le pleuraient du fond de leurs âmes d'anges !

Puis, avec une cruauté inconsciente, leurs regards se tournèrent vers le frère qui l'accompagnait le matin, et ce regard exprimait des reproches plus amers que ne l'eussent fait toutes les paroles.

Cependant, Catherine avait posé sur le lit l'enfant des Tziganes. Elle reposait tranquillement sous les couvertures d'indienne qui, deux jours auparavant, dissimulaient le cadavre de Jean Tournil.

Puis, après l'avoir placée là, elle l'avait oubliée ; rapprochant ses enfants de son cœur, elle s'efforçait, en les serrant contre elle, de combler le vide laissé par l'absence de Claudin.

Le brigadier, ne pouvant rendre aucun service à l'infortunée, lui dit d'une voix compatissante :

— Subséquemment, madame Catherine, nous allons vous laisser ce soir... demain nous recommencerons nos recherches, nous fouillerons tout le pays...

— Merci, dit Catherine, oui, merci...

— Maintenant, si vous voulez nous rendre la petite bohémienne ?...

— Qu'en allez-vous faire ?

— On la mettra aux Enfants trouvés. C'est encore mieux qu'elle ne mérite, car elle aura du pain, on lui apprendra un état honnête ; tandis qu'avec ses parents de malheur, elle n'aurait fait qu'une rien du tout.

— Aux Enfants trouvés... vous avez raison... brigadier. Elle aura du pain, des vêtements, mais rien que cela... Jamais elle ne recevra de baisers. Elle ne connaîtra pas sa famille... Oui, c'est juste ! Mais tout ce qui semble une revanche, est-il bon devant Dieu ? Oh ! tenez, il me vient une idée, folle ou bénie, le Seigneur le sait ! Mais elle m'arrive près du lit de mon mari, et je l'accueille comme un conseil d'en haut.

Catherine écarta les couvertures du lit, et, la main étendue sur l'enfant, avec une solennité singulière :

— Seigneur ! dit-elle, qu'il soit fait à mon Claudin comme je ferai pour cette brèbis abandonnée. . . Je l'élèverai en honnête fille. . . Ne permettez pas que mon Claudin bien-aimé devienne un malhonnête homme. . . Elle aura le pain que nous lui gagnerons. . . donnez le pain quotidien à l'enfant que je pleure. . . Je jure de la considérer comme faisant partie de la famille. . . Envoyez vos anges garder Claudin !. . .

Sabretache se moucha avec un bruit formidable, et le brigadier frappa le sol du talon.

Ils essayaient de dissimuler l'émotion qui amenait des larmes dans leurs yeux.

Quant aux enfants, il s'approchèrent lentement du lit, se haussant sur la pointe des pieds, afin de voir la petite étrangère.

Celle-ci gazouilla un mot dans une langue bizarre, et retomba dans le sommeil.

— Ah ! tenez, Madame Catherine, dit le brigadier en tendant la main à la veuve, ce que vous faites là est trop beau !

— C'est la pratique de l'Évangile, dit-elle. Et puis, voyez-vous, Dieu voulait que le compte de la famille y fût. . . dix enfants. . .

Et pourtant elle fondit en larmes.

Les deux soldats la quittèrent.

Et longtemps après leur départ, un bruit de sanglots étouffés retentissait encore dans la maison de Jean Tournil.

VIII

N É R A

Quand le jour se leva, Catherine se trouva debout. Elle avait gardé la petite bohémienne couchée au pied de son lit ; pendant la nuit, plus d'une fois elle écouta la respiration faible et saccadée de l'enfant. La veille, elle l'avait vue à peine, maintenant il lui tardait de l'examiner davantage. Pauvre petite ! en revenant à la vie, au lieu du visage anxieux et passionné de Mathia, elle vit une figure nouvelle. A la place des habits de la bohémienne qui la portait sur son dos, elle aperçut un costume noir et sévère. Oh ! les grands yeux brillants de sa mère, ces yeux si pleins d'amour, et qui reflétaient une si folle extase de tendresse, où étaient-ils ? Jamais ne les reverrait-elle ? Jamais ? Elle ne cria point, mais sa petite bouche se contracta, et ses prunelles se voilèrent.

Ensuite, d'une voix faible, elle parla à Catherine dans sa langue harmonieuse, répétant souvent : " Mathia ! Mathia ! "

— Ta mère ! fit Catherine en la prenant sur ses genoux. Oh ! si je savais où la trouver, j'irais à elle, je te rapporterais sur ses genoux, nous échangerions nos enfants. . . Elle t'a crue morte sans doute. . . Tu étais froide, tes yeux étaient clos. . . Je t'aimerais pour qu'on aime Claudin. . .

Elle la déshabilla lentement, doucement, lava dans l'eau tiède ses membres frêles, et vit tracé sur un des bras les quatre lettres : N E R A. . .

— Néra, elle s'appelle Néra. . . Nous ajouterons un nom de chrétienne à celui-ci, afin de lui donner une protectrice dans le ciel.

Louise ne tarda point à venir en aide à sa mère. En dépit des coups répétés et terribles frappant cette maison, l'ordre continuait à y régner ; cet ordre fait de calme, de confiance. La veille, la douleur des aînés avait été grande en apprenant la disparition subite de Claudin, mais ils gardaient plus d'espoir que leur mère, et s'efforçaient de la rassurer.

Catherine alla, dès le matin, trouver le curé de la commune. Elle lui raconta ce qui s'était passé la veille, et le serment qu'elle avait fait. Le prêtre l'écouta sans l'interrompre, puis il la regarda avec une expression d'admiration qu'elle ne put comprendre.

— Vous êtes une femme de foi ! Dieu vous bénira dans vos enfants. Oui, gardez la petite étrangère, comme un talisman de bonheur, vous n'aurez jamais à regretter cet entraînement charitable. Votre fille aînée sera marraine de la petite Tzigane, je me charge de trouver un parrain. Seulement, remettons à un peu plus tard la solennité de ce baptême. Vous avez tous trop de sanglots dans le cœur pour qu'il soit possible de songer à autre chose qu'à votre douleur. Qu'allez-vous faire, Catherine ? Vous avez de lourdes charges à supporter ?

— Monsieur, j'ai reçu deux cents francs, hier, de M. Hercule Bourdin, le régisseur des terres de M. Vilhardouin ; grâce à ce petit capital, je vais fonder une blanchisserie. Mes filles m'aideront dans la mesure de leurs forces, et je compte sur la protection de tous ceux qui estimaient mon pauvre mari.

— Dès que vous serez en état de travailler, Catherine, venez me trouver. Je vous remettrai une liste des personnes chez qui vous

pourrez vous présenter de ma part, elles vous donneront tout de suite leur pratique.

La veuve revint chez elle après avoir fait des acquisitions nécessaires pour l'exercice de son métier. Elle trouva partout aide et crédit. L'assassinat du garde attirait sur elle une pitié générale, et l'intérêt qu'elle inspirait s'augmentait du nombre d'enfants pressés autour d'elle. Elle rentra donc toute rasserenée dans son logis, prépara le repas de midi, puis elle alla à la recherche de deux femmes dont le concours lui était nécessaire. L'une devait laver et l'autre repasser. La première était une pauvre créature comme on en rencontre dans tous les pays. Abandonnée par son mari, après quelques années d'un ménage troublé, elle s'était jetée à toute sorte de besogne afin de gagner sa vie. On l'aimait peu. Les chagrins avaient aigri son caractère. Devenue médisante et mauvaise, elle paraissait trouver une consolation dans la peine d'autrui.

Catherine la connaissait peu ; mais elle la plaignait. Le mal qu'elle en entendait dire ne suffisait point à la lui rendre antipathique, et, quand elle rentra chez elle, ce fut avec une simplicité touchante qu'elle lui dit :

— Accepteriez-vous de ne travailler que pour moi ? J'entreprends une lourde affaire pour mes revenus, mais à l'aide de braves gens je m'en tirerai. Ce que je pourrai pour vous adoucir la vie, je le ferai. Au lieu d'aller de maison en maison, bien reçue ici, mal venue là, vous trouverez un bon accueil chez moi. Je suis trop enfoncée dans mon chagrin pour ne pas comprendre le vôtre. Je pleure mon mari, vous maudissez le vôtre. . . Au fond, vous souffrez d'une vieille blessure. Nous nous entendrons sans parler.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

"Korrect Shape" Boot Shop.

DEPARTEMENT DES DAMES.

Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrect Shape."

Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous ?

Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.

OUVERT LE SOIR DURANT LES FÊTES.

FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux
Femmes
et aux
Jeunes
Filles
Pâles
et
Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix : 50 cents la boîte

6 boîtes pour \$2.50

Expédiées partout.

ÉCRIVEZ

**COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS, MASS.**

JEUNES ET VIEUX

Feron usage du Baume Rhumal avec succès dans tous les cas de rhume, toux, coqueluche ou bronchite. Ce remède français n'a pas de rival sous le rapport de l'efficacité.

CHOSSES ET AUTRES

—Les Chambres d'Ottawa sont convoquées pour le 11 mars prochain.

—Le Président Faure fera un voyage en Russie au mois de juillet prochain.

—Au premier de janvier les différents armées du monde sur le pied de la paix, ont été de 4,500,000 hommes.

—Les corsets datent de la plus haute antiquité, on en a trouvé sur des momies égyptiennes.

SUIVEZ CE BON CONSEIL

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du Baume Rhumal. Il soulage instantanément et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

—Le maire Pennoyer, de Portland, Oregon, donne la moitié de son traitement (\$5,000) aux pauvres.

L'Hon. W. Laurier invité à se rendre à Londres pour les fêtes du 60ème anniversaire du couronnement de la reine Victoria, a accepté l'invitation.

—On dit que l'Angleterre se propose de dépenser \$10,000,000 pour fortifier Gibraltar que l'on considère déjà imprenable.

FACHEUSES INFLUENCES

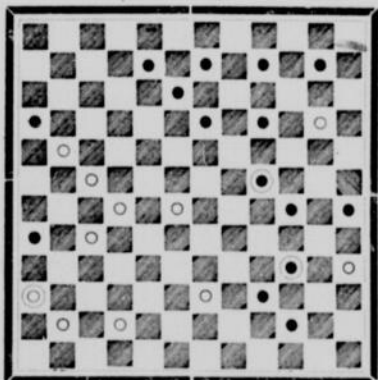
Quand on est dans les affaires, il faut veiller tout particulièrement sur sa santé. Aux premiers symptômes de rhume, de toux ou de bronchite, quelques doses de Baume Rhumal suffiront pour enrayer le mal et amener la guérison.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 196

Composé par M. J.-P. Cousineau, Ottawa, Ont.

Noirs—15 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 195

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows show numbers for each side.

Solutions justes : MM. Samuel Le-gros, M. Dumouchel, Montréal.

ON DEMANDE

A acheter l'HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, de M. Benjamin Sulte. S'adresser au Monde Illustré.

PERTE DE LA VOIX
Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Advertisement for 'Un Prêtre' medicine, mentioning 'PILULES ANTONIO' and 'PH. MALAVANT'.

Advertisement for 'PURETÉ DU TEINT' skin treatment, mentioning 'LAIT ANTÉPHELIQUE' and 'L. KIRN'.

Advertisement for 'VERSOLITAIRE' medicine, mentioning 'GUÉRISON CERTAINE' and 'L. KIRN'.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

207, RUE SAINT-JACQUES, (Bâtisse Nordheimer)

CHAMBRE 14

TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Advertisement for 'PLUS D'ASTHME' cigarettes, mentioning 'CIGARETTES CLÉRY' and 'POUDRE CLÉRY'.

LISEZ

"Le Monde"

L'ORGANE DU

PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Table with 2 columns: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire. Rows show prices for 1 year and 6 months.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

Advertisement for 'VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE' by M. CHEVRIER, mentioning 'Pharmacie de 1ère Classe, à Paris'.

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire A LA MAISON DE E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE... 24c
50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES... 24c
Grands verres rempli de Moutarde Française... 25c
Sauce Yorkshire grandes bouteilles... 5c
Catsup grandes bouteilles... 5c
Cocoanut en paquet... 5c
Huile à moulin... 7c
Essence de Vanille et Citron... 14c
Poudre pour polir... 10c
Vernis à tuyaau... 9c
Vernis à poêle... 9c
Bleue Indigo... 8c
Pâte à poêle... 4c
Pommades (Vaseline)... 8c
Graine d'oiseaux... 7c
Savon Quaker... 23c
Savon London... 24c
Savon Blancherie... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains... 5c
Assiettes à tarte... 2c
Caniste à l'huile de charbon... 8c
Porte ordure... 5c
Boîtes à pain peintes... 19c
Chaudières à charbon... 13c
Chaudières à charbon en tôle galvanisée... 19c
Terrine à lait... 3c
Grands Gobelets... 4c
Poivrières, Coupe pâte, Assiettes... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots de prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc. Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne ferme qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth.



Deux dans une Famille. (4)

BOUCAYEON, CAN., Mai, 1895.
Un de mes enfants avait eu des attaques il y a à peu près 2 ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonic Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné à bouteille, l'enfant était guéri. Puis un autre eût les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonic. MDLE. J. THIBAUDEAU.

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonic Nerveux du Père Koenig, elle devint mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.
Nous avons employé le Tonic Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérissent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Epileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonic, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

SŒURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{te})

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

13305

LA

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895:

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrement, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
François Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL.

Fermeture à Bonne Heure

Durant le mois de février, nous fermerons nos magasins à 5.30 p.m., au lieu de 6 heures, excepté le vendredi. Nos clients sont priés de venir faire leurs achats avant cette heure.

Le magasin qui augmente plus vite qu'aucun autre magasin à Montréal

Nouvelles Toiles Rayées

Deux caisses de nouvelles toiles rayées de première classe pour costumes du printemps, avec riche dentelle valencienne et ruban de soie étroit. Prix 45c la verge.

Riches Draps Ridés

En effets de toiles, avec riches raies de couleurs qui les traversent, 27 pouces de largeur. Prix 15c la verge.

Soies Carreautées

Ligne spéciale de soies carreautées blanches et noires qui vont être très à la mode ce printemps, seulement 36c la verge; 27 pouces de largeur.

Zéphirs de Soies

Ils ont le lustre de la soie, en magnifiques nuances pour le printemps. Prix 35c la verge.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Soies à Blouses
Nouvelles Soies à Blouses

Dans le département des soies demain nous exposerons en vente deux caisses de nouvelles soies à blouses pour le printemps, en nuances convenables pour vêtements de soirées. Prix depuis 37c la verge.

Nouveau Moiré à Chemises

Quatre caisses de nouveau moiré à chemises en nuances pâles et foncées, effets unis et rayés, valeur spéciales de 40 à 48c la verge.

Nouvelles Blouses

Demain, dans le département des blouses pour dames, nous exposerons en vente 7 caisses de blouses de première qualité pour dames, patrons pour le printemps prochain, toutes de belles marchandises qui méritent l'attention des dames. LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Etoffes de printemps pour dames

Deux caisses de drap Box pour costumes de dames, dans toutes les plus nouvelles nuances pour le printemps.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame